au loin la terreur par cet exemple de sévérité. Les autres villes n'attendirent pas son arrivée & se hâtèrent de lui envoyer des députés pour l'assurer de leur obéissance. La plupart des comtes & des marquis négocièrent leur soumission, & l'empereur, abandonné de ses infidèles vassaux, fut contraint de chercher un refuge dans son duché de Spolète.

Le roi de Germanie vint à Pavie, mais la famine & la peste l'empêchèrent de réaliser le but de ses désirs. Au lieu de marcher sur Rome, il fut contraint de battre en retraite. Tandis qu'il ne songeait qu'à traverser les Alpes & à ramener en Allemagne ses troupes épuisées, il lui fallut encore perdre un temps précieux devant le château d'Ivrée, qu'occupait une forte garnison envoyée par Rodolphe, roi de la Bourgogne transjurane, & que commandait le comte Anscar, au nom de l'empereur Guy. Lorsqu'il fut parvenu à s'en rendre maître, il continua sa route en se dirigeant vers la Suisse. Il mit tout à feu et à sang sur son passage; mais ce fut là toute la vengeance qu'il put tirer de Rodolphe. Ce prince s'était, à son habitude, retiré sur des montagnes escarpées auxquelles ne pouvaient atteindre ni les soldats ni la colère du roi de Germanie.

La mort ne laissa pas à Guy le loisir de profiter de cette retraite. Ce prince fut emporté par un vomissement de sang vers la fin de l'année 894, laissant pour successeur son fils Lambert, qu'il

avait de son vivant associé à l'empire. Le pape Formose, qui, pas plus que ses prédécesseurs, ne pouvait s'accommoder d'un empereur résidant en Italie, feignit de vivre en bonne intelligence avec Lambert, tandis qu'il pressait par ses lettres le roi de Germanie de venir le délivrer de sa tyrannie. Arnoul, de l'avis des évêques de son royaume, se rendit aux instances du pape. Il rentra en Italie, ravagea la Toscane & ne s'arrêta qu'à Lucques pour y célébrer les fêtes de Pâques. Bérenger étant venu le trouver dans cette ville, le roi de Germanie qui voulait être seul maître en Italie, le fit arrêter & le dépouilla même de son duché de Frioul. Il ne paraît pas cependant que la détention ou la disgrâce de ce prince ait été longue; les nécessités politiques forcèrent Arnoul à le relâcher & nous trouvons Bérenger agissant l'année suivante en qualité de roi dans la ville de Vérone. Le roi de Germanie marche sur Rome; il devait s'attendre à une vigoureuse résistance de la part de cette ville où s'était jetée l'impératrice Ageltrude, mère de Lambert, à la tête de l'élite de ses troupes. La fortune en décida autrement: la place brusquement attaquée fut surprise & emportée d'assaut. Arnoul reçut des mains du pape Formose le 25 avril 896, la couronne impériale, & resta quinze jours dans Rome dont les citoyens lui prêtèrent solennellement, dans la basilique de Saint-Paul, le serment de fidélité. Il se mit ensuite à la poursuite d'Ageltrude qui s'était retirée avec

son fils, dans une forteresse du duché de Spolète. Mais, toujours vainqueur des Italiens, on eût dit qu'une destinée maligne s'opposait à ce qu'il mît la dernière main à ses conquêtes. Il fut subitement frappé d'une attaque d'apoplexie qui paralysa ses facultés & ne lui laissa d'autre idée que celle d'échapper par la fuite aux empoisonneurs dont il se croyait entouré. Sa retraite en Allemagne fut le signal d'une révolution générale; Lambert d'un côté, Bérenger de l'autre, recouvrèrent leurs anciennes possessions aussi rapidement qu'ils les avaient perdues, & mettant à profit leurs communes disgrâces, convinrent d'une paix qui n'était pas moins nécessaire à l'un qu'à l'autre. Un concile tenu à Ravennes par le pape Jean IX, confirma l'élection de Lambert et déclara subreptice & barbare celle d'Arnoul qui n'était plus à craindre. On devait espérer la paix de l'accord de ces trois princes; mais il y avait toujours en Italie de nouvelles ambitions à satisfaire. Berthe, fille de Lothaire & de sa concubine Waldrade, avait épousé en secondes noces, comme nous l'avons déjà dit, Adelbert II, dit le Riche, duc & marquis de Toscane. Un sort pareil aurait dû contenter la veuve du comte Thibaud. Il ne pouvait suffire à la fille du roi de Lorraine; il lui fallait une couronne, & elle ne cessait d'exciter son mari à la disputer à son tour. Adelbert, cédant à ses instances, se mit en campagne & vint se poster aux environs de Plaisance, à Borgo-San-

Domino ; mais tous ses projets furent déjoués par l'activité de Lambert. Le jeune empereur se livrait au plaisir de la chasse dans les forêts de sa délicieuse résidence de Marengo, lorsqu'il apprit cette levée de boucliers ; il rassemble à la hâte cent cavaliers, tombe au milieu de la nuit sur l'armée du duc de Toscane qui n'était pas, sans doute, fort considérable, la surprend & la taille en pièces. Adelbert lui-même, découvert dans une étable où il s'était caché, est conduit devant son vainqueur qui se contente de le railler sur le lieu de sa retraite & l'emmène prisonnier à Pavie où il comptait entrer en triomphateur.

Lambert ne survécut pas longtemps à cette victoire, il périt victime de sa passion pour la chasse & se rompit le col en tombant de cheval au mois d'octobre 898. Bérenger n'apprend pas plutôt qu'il est délivré d'un concurrent si redoutable, qu'il court à Pavie & s'empare du gouvernement. Tout s'incline devant lui & il devient sans opposition roi de toute l'Italie, ou du moins de toutes les parties qui avaient appartenu à l'empire karolingien. Adelbert qu'il avait trouvé prisonnier dans la ville, obtient sa liberté en lui rendant hommage. Il gagne à sa cause les partisans de Lambert en traitant avec Ageltrude à laquelle il accorde la jouissance du duché de Spolète & de tout ce qu'elle tenait des empereurs, son mari & son fils. Enfin, la mort d'Arnoul arrivée le 9 novembre 899, semblait assurer définitivement la puissance de

Bérenger, délivré successivement des adversaires qui la lui disputaient. Mais, comme le dit Luitprand : « La politique des Italiens est d'avoir « toujours deux princes à leur disposition, afin « de contenir l'un par la crainte de l'autre. » Bérenger était destiné à en faire la triste expérience, & à peine était-il débarrassé d'un concurrent qu'il s'en présentait un nouveau.

Il est certain que le règne de l'empereur Louis II avait laissé des regrets en Italie. Il n'avait pas été, sans contredit, exempt de guerres, de troubles & de misères ; mais la comparaison de ces calamités avec celles qui suivirent, le rendit cher à la mémoire du peuple. La mort de ce prince descendu dans la tombe sans laisser d'héritier habile à lui succéder, avait été le signal des discordes civiles. Il y a lieu de croire que l'Italie n'était point restée indifférente à la fortune de la famille impériale, & qu'elle n'avait pas vu sans intérêt Louis revivre dans la personne de son petit-fils. Ces sentiments durent prendre une nouvelle consistance à mesure que disparaissaient les descendants en ligne directe & légitime de Charlemagne. Les droits que le fils d'Hermengarde tenait de sa naissance, furent validés par l'effet des circonstances, & nul doute qu'ils ne l'emportassent dans l'opinion publique sur ceux que Guy & Bérenger avaient soutenus les armes à la main. Lorsque ce jeune prince reçut, en 890, la couronne de Bourgogne au concile de Valence, le bruit s'était même

répandu jusqu'en Sicile, qu'il avait été déclaré roi d'Italie par le pape Etienne V. C'était, il est vrai, une rumeur dénuée de fondement; mais elle ne laisse pas de prouver que le nom du nouveau Louis n'était pas oublié dans ces contrées. Sa mère y avait conservé des possessions considérables, & nul doute qu'elle n'en ait profité pour entretenir des relations avec les anciens serviteurs de sa famille. Le mariage de Berthe de Lorraine avec Adelbert, duc de Toscane, établit de nouveaux rapports entre les deux pays. Quoique la naissance de Berthe fût entachée de bâtardise, elle n'en jouissait pas moins de toutes les prérogatives de sa royale extraction. Hermengarde la reconnaissait pour sa cousine germaine & l'union la plus intime régnait entre elles. C'était auprès de Boson que le comte Thibaud, premier mari de Berthe, s'était réfugié après sa défaite en Lorraine. Cette princesse elle-même avait passé plusieurs années à la cour de Vienne. Son fils Hugues y était né & c'était aux soins d'Hermengarde qu'elle avait confié son enfance en partant pour la Toscane. Il y a lieu de croire que les relations de deux femmes aussi distinguées par leur esprit & leur ambition ne s'étaient point bornées à un échange de compliments & de nouvelles domestiques. La politique n'y était point restée étrangère. Berthe, ne pouvant faire son mari empereur, se rabattit à en faire un de son jeune cousin. Malheureusement Hermengarde ne vécut pas assez pour diriger Louis dans l'exécution des

projets qu'elle avait préparés, & celui-ci ne fut pas assez habile pour éviter de se brouiller un jour avec sa redoutable parente.

Les diverses époques de la vie du fils de Boson, à partir de son entrée en Italie jusqu'à la catastrophe qui lui fit perdre les yeux avec la couronne impériale, ont été le sujet de longues controverses entre les savants. Sigonius, le Père Pagi, Adrien de Valois, Mabillon, Leibnitz, Muratori, D. Vaissette se sont tour à tour occupés de ces différentes questions sans les résoudre de la même manière. Cette variété d'opinions nous impose la loi de ne procéder qu'avec la plus grande circonspection à l'éclaircissement d'une matière qui a partagé des critiques aussi célèbres.

Il est constant que Louis est entré deux fois, au moins, en Italie. D'accord sur ce point, les auteurs dont nous venons de parler ne diffèrent que sur les dates & la manière d'interpréter les textes des trois écrivains contemporains, les seuls qui nous aient conservé le souvenir de ces mémorables événements.

Si l'on s'en rapportait à Reginon, la première expédition du roi de Provence aurait eu lieu en 896; mais cette date est contredite par tous les monuments, & quoiqu'elle ait été adoptée par Mabillon, elle ne peut soutenir le moindre examen.

Luitprand raconte les deux expéditions, & surtout la seconde, avec assez de détails; mais, à son habitude, il ne leur assigne aucune date. Il en est de même de l'anonyme auteur du *Panégyrique*

de Bérenger, en vers latins. Cet écrivain décrit au long la seconde expédition, après avoir fait allusion à la première, sans qu'il soit possible de démêler une date certaine au travers de ses obscures métaphores. Il est donc indispensable pour obtenir des dates d'avoir recours aux pièces qui en portent, c'est-à-dire aux chartes.

On a vu Louis présider à Vienne, le 12 janvier 899, indiction II, à l'élection de l'archevêque Ramfroy. Il n'est pas établi avec moins de certitude qu'il se trouvait le 12 octobre de l'année 900 à Pavie, donnant en qualité de roi d'Italie, la première année de son règne, un diplôme en faveur de l'évêque d'Arezzo. Tout irait pour le mieux, s'il ne se rencontrait dans cet intervalle une autre charte dont il est impossible de ne pas tenir compte. Cette charte a pour objet la donation de quelques biens dépendant du comté de Lyon & situés dans le comté de Mâcon, que fait le roi Louis à un de ses fidèles nommé Aymon, à la requête de l'illustre comte Hugues, fils du comte Richard ; elle est signée du sérénissime roi, contresignée par Arnoul, notaire, remplaçant l'archichancelier Rainfroy, & passée dans la cité de Vienne, l'an de l'incarnation du Seigneur 900, indiction II, l'an I^er^ du règne de Louis. Cette pièce réunit tous les caractères d'authenticité désirables ; l'invocation & la suscription sont dans les formes ordinaires ; on y voit figurer des personnages & des fonctionnaires connus & vivants ; il n'y manque que la date du mois, mais

les paléographes ne se préoccupent nullement de cette omission, très-commune dans les actes de cette époque.

Cette charte ne pouvait passer sous les yeux des savants éditeurs du tome neuvième du *Recueil des historiens des Gaules*, sans attirer leur attention. Ils en ont tiré la conséquence que ce fut en 899 que Louis partit pour l'Italie, d'où il fut chassé par Bérenger. De retour en Provence, il s'autorisa de cette prise de possession pour employer une nouvelle époque dans les chartes & les dates, comme celle-ci : de la première année de son règne en Italie.

Le fait est qu'il n'y a que deux manières d'expliquer la suscription & la date de cette pièce. Elle a précédé ou suivi l'expédition de Louis en Italie. Dans le premier cas, elle ne serait que l'annonce d'une prétention ; elle est, dans le second, la conséquence beaucoup plus probable d'une tentative suivie d'exécution ; &, comme il est certain que ce prince repassa deux autres fois en Italie, il en résulte qu'à ces deux expéditions il faut en ajouter une troisième. Ce point établi, la date que nous cherchons ne peut s'éloigner de la fin de l'année 899 ou du commencement de l'année 900. A peine âgé de 18 ans, Louis avait accueilli avec l'imprudence de la jeunesse, les assurances & les promesses des émissaires italiens. Il croyait l'Italie entière disposée à voler au-devant de lui & n'attendant que sa présence pour se délivrer de la

tyrannie de Bérenger. Il ne pouvait en douter puisque le gendre même de ce prince, Adelbert, marquis d'Ivrée, était à la tête de ceux qui lui faisaient offrir la couronne. Les idées dans lesquelles il avait été élevé conspiraient à l'enivrer & tout lui semblait d'autant plus facile qu'il ne s'agissait que de rentrer dans les droits de sa naissance.

Impatient de tout délai & pensant qu'il n'arriverait jamais assez vite, il ne se donna pas même le temps de réunir des forces suffisantes & partit à la tête des premières troupes qu'il trouva sous sa main. Il comptait sur celles que les mécontents lui avaient promises, mais il était destiné à faire plusieurs fois l'épreuve de la versatilité italienne. Bérenger avait su conjurer l'orage & changer, à force de présents, les dispositions des principaux seigneurs parmi lesquels figurait Adelbert, le puissant marquis de Toscane. Une fois les chefs gagnés, la conjuration s'était dissipée, & à peine le roi de Provence eut-il mis le pied en Italie, qu'au lieu d'auxiliaires il ne retrouva que des ennemis prêts à le recevoir. Luitprand raconte que Louis, effrayé du nombre des troupes de Bérenger en comparaison des siennes, lui promit, sous la foi du serment que, s'il permettait qu'il se retirât, il ne rentrerait jamais en Italie, quelques offres qu'on pût lui faire pour l'y rappeler.

La suite du récit nous fait vivement soupçonner l'écrivain italien de n'avoir imaginé cette der-

nière circonstance que pour se ménager un effet de rhétorique. Si ce fait était vrai, le panégyriste de Bérenger n'eût pas manqué de s'en prévaloir. Il lui appartenait de droit, & ce parjure fournissait à la cruauté de son héros un prétexte trop spécieux pour qu'il eût négligé d'en grossir son poème.

Il y a donc lieu de croire que le jeune roi ne trouva pas en Italie l'appui dont on l'avait flatté & qu'il fut contraint de battre en retraite devant les forces supérieures de son adversaire. Si les chances de la guerre l'eussent mis à sa discrétion, il ne s'en serait pas tiré au prix d'un serment que personne n'appréciait mieux que Bérenger à sa juste valeur. Louis, reconnaissant donc qu'il n'était pas en état de soutenir la lutte, repassa les Alpes; mais il faut attacher à son expédition plus d'importance que ne le fait Luitprand, puisqu'il en rapporta le titre de roi d'Italie. Il le prenait, ainsi que nous l'avons déjà dit, dans une charte donnée à Vienne peu de temps après son retour, & les événements n'allaient pas tarder à le remettre à portée d'en réclamer les droits.

Les Hongrois, sortis en masse de la Pannonie, venaient de passer en Italie & de la livrer au pillage & à la dévastation (mars 900). Bérenger essaya de s'opposer à leur fureur, mais ses troupes furent mises en déroute, & il fut contraint d'acheter à prix d'argent le départ de ces barbares. Ils se retirèrent chargés des dépouilles des villes,

des campagnes & des monastères, laissant le roi d'Italie en butte au mépris & à l'exécration des populations qu'il n'avait pas su défendre. Tous les regards se portèrent vers Louis comme vers un libérateur; à lui seul appartenait la mission d'apaiser les troubles & de mettre fin aux rivalités qui livraient le pays aux invasions des barbares. Adelbert, marquis de Toscane, cédant à ses vieilles rancunes contre Bérenger & aux instances de Berthe, sa femme, se mit à la tête du mouvement. Son adhésion entraîna celle des autres grands seigneurs, & des ambassadeurs furent en toute hâte envoyés au roi de Provence pour le presser d'arriver.

Il paraît qu'aussitôt son retour, Louis s'était mis en devoir de réparer l'échec qu'il avait éprouvé. Ses troupes étaient prêtes & assez considérables cette fois pour qu'il n'eût pas à redouter une nouvelle défection de ses alliés.

Le panégyriste de Bérenger nous montre, dans ses vers ampoulés, la Discorde appelant pour la seconde fois aux rivages de la Toscane, Louis, le chef des nations du Rhône, prince méprisable par ses mœurs, mais illustre par sa naissance, d'autant plus qu'il était allié au glorieux lignage de Bérenger. Il avait déjà montré le désir qui l'animait de régner sur l'Ausonie, mais la fortune s'y était opposée. Dès qu'il eut reçu le message que ses vœux appelaient, il réunit dans son palais ses compagnons d'armes. « Enfin, amis, leur dit-il,

« le jour que nous attendions est arrivé, soyez « prêts à me suivre, la route de l'Italie nous est « ouverte, & ses belles campagnes nous appellent ; « rien ne saurait résister à nos armes, & bientôt « la fuite de Bérenger nous aura mis en possession « de ses propres états. »

Tel est à peu près le sens que l'on peut tirer de ces vers obscurs & mal ordonnés. Ils confirment ce que nous avons dit de la généalogie de Bérenger ; descendant de Louis le Débonnaire par sa mère, il était uni au fils d'Hermengarde par le lien d'une parenté que, pour l'honneur de son héros, le poëte eût mieux fait de ne point rappeler.

Quant au reproche de mauvaises mœurs qu'il adresse au jeune prince, c'est une de ces accusations banales que rien ne justifie & dont il me semble que les Italiens de tous les temps auraient dû se montrer très-sobres envers les étrangers.

Enfin, il n'est pas douteux que le poëte n'ait fait allusion à une précédente & infructueuse expédition du roi de Provence ; mais cette allusion concerne-t-elle l'expédition de l'année 900, ou une autre ? C'est ce qu'il est difficile de décider. Le panégyriste assigne pour époque à la prise d'armes de Louis, la fin du quatrième été qui suivit le triomphe de Bérenger, demeuré sans rival après la mort de Lambert. Or, Lambert ayant péri vers le mois d'octobre de l'année 898, le premier été du règne de Bérenger aurait fini en septembre 899,

& le quatrième en 903. Comme Luitprand, de son côté, nous dit qu'il n'existe qu'un faible intervalle entre la première & la seconde expédition, il s'en suit qu'il est impossible de mettre d'accord la chronologie de ces deux auteurs, à moins de supposer que chacun a eu en vue une expédition différente.

Le roi de Provence se mettant donc à la tête des troupes nombreuses qu'il avait convoquées de tous les points de ses états, partit de Vienne dans les premiers jours du mois d'août. Aucun renseignement ne nous est parvenu sur sa marche ni sur la route qu'il suivit; tout ce que nous savons, c'est qu'au mois d'octobre 900, il se trouvait à Pavie. Bérenger qui, le mois précédent, agissait encore en souverain dans cette ville, voyant que non seulement l'Italie, mais encore la Toscane, acclamait son rival, l'avait abandonnée pour se réfugier à Vérone. N'étant pas en état de faire tête à son ennemi, il fut contraint de s'enfuir tandis que Louis entrait dans Pavie. Cette ville était le siége de la royauté lombarde, & le jeune prince conduit au palais y fut élu roi par le suffrage unanime des évêques, des marquis, des comtes, de la noblesse & du peuple.

Pierre, évêque d'Arezzo, profita de la solennité de cette cérémonie pour réclamer du nouveau roi la confirmation des priviléges de son église & de tous les droits qu'elle tenait de la grâce des rois & des empereurs ses prédécesseurs. Sa requête fut

accueillie avec d'autant plus de faveur qu'elle se présentait sous les auspices de trois personnages auxquels Louis n'avait rien à refuser, l'illustre marquis de Toscane Adelbert, & les comtes Sigefred & Adelelme, qui ne s'étaient pas dévoués avec moins de chaleur au succès de sa cause.

Cet acte fut passé à Pavie le 12 octobre de l'an de l'incarnation 900, l'an premier du règne du très-glorieux roi Louis en Italie. Il est revêtu du monogramme de Louis & contresigné par le notaire Arnoul suppléant pour l'archichancelier Luithuard.

Le nom de ce notaire figurant au bas de plusieurs autres chartes datées de Vienne & de Lyon, il faut en conclure qu'Arnoul était du nombre des officiers du palais de Bourgogne qui avaient suivi leur maître en Italie. Quant à Luithuard, c'était un évêque de Côme auquel son dévouement à la nouvelle cause avait sans doute mérité le titre d'archichancelier du royaume d'Italie.

Quoique l'histoire ni les chartes n'en fassent pas mention, il est à croire que le couronnement de Louis suivit son élection en qualité de roi d'Italie & qu'il reçut la couronne des mains de l'archevêque de Milan, investi peu de temps après des fonctions d'envoyé royal dans le pays.

Toutes ces cérémonies étaient terminées le 14 octobre, jour auquel la date d'un autre diplôme nous apprend que le nouveau roi se trouvait probablement en partie de chasse ou de plaisir dans la

célèbre maison de campagne ou villa royale appelée Olona ou la cour d'Olone, aujourd'hui *Cortellona* & située sur le territoire de Pavie, à l'endroit où la petite rivière d'Olona se jette dans le Pô. Il était accompagné de plusieurs seigneurs, parmi lesquels figurent le même comte, Adelelme, son dévoué conseiller, & un autre comte nommé Ratier.

Louis ne fit pas un long séjour dans cette résidence, puisque le dernier jour du même mois il donnait à Plaisance un diplôme par lequel il renouvelait les priviléges de l'église de Reggio, brûlés probablement par les Hongrois quelques mois auparavant. C'est dans cette charte que le comte Sigefred paraît pour la première fois revêtu de l'insigne dignité de comte du palais, ou chef de la justice. L'autorité & la juridiction de ce premier magistrat s'étendait sur tout le royaume. Il prenait connaissance de toutes les causes qui étaient portées en dernier ressort devant le tribunal du souverain, & en décidait lui-même lorsque le roi ne jugeait pas à propos de s'en occuper.

Louis se rapprochait peu à peu de Rome où il était appelé par le pape Benoit IV pour recevoir la couronne impériale. Ce pontife avait succédé vers le mois de juillet au pape Jean IX. Elevé au pontificat par ses vertus & par le vœu du peuple, il se trouvait libre de tous les engagements que son prédécesseur pouvait avoir contractés avec Bérenger. Animé du désir de rendre la paix à l'Eglise et à l'Italie, ses regards s'étaient tournés vers le jeune

prince qui semblait appelé de Dieu même à cette haute mission. Il n'y avait rien à attendre des princes du pays après les tristes expériences des années précédentes. A Louis seul appartenait par sa naissance le droit de relever la couronne impériale & de rendre à l'empire vacant l'éclat dont il avait brillé sous le règne de son aïeul.

Louis, assuré des intentions de Benoit IV, s'avançait donc vers Rome, de ville en ville, moins en conquérant qu'en souverain occupé à recevoir sur son passage les hommages de ses sujets & d'exercer les droits de la royauté. Le dix-huit janvier, il était arrivé à Bologne où nous voyons qu'il accorda à la demande du même Sigebert, comte du palais, un diplôme remarquable par le nombre & l'étendue des immunités qu'il concède à l'église de Côme dont était évêque son chancelier Luitward.

Le lendemain, à la requête de l'évêque de Concordia, il confirme au monastère des religieuses de Saint-Sixte de Plaisance, fondé par son aïeule l'impératrice Angelberge, la possession du domaine de Guastalla, situé dans le comté de Reggio & devenu plus tard le siége d'un duché qui a subsisté jusqu'à nos jours.

De Bologne, Louis s'achemina vers Rome où il fit son entrée dans les premiers jours de février 901. Ce fut dans le courant de ce mois, après le 12, qu'il y reçut la couronne impériale des mains du pape Benoît IV, aux acclamations du peuple romain qui, selon les expressions d'un chroniqueur

italien, était plein de mépris pour Bérenger. Il fut le troisième empereur du nom de Louis & non le quatrième, comme l'ont prétendu quelques anciens historiens qui ont accordé mal à propos ce titre à Louis le Bègue. Ce dernier fut bien, il est vrai, couronné par le pape Jean VIII, au concile de Troyes, mais seulement en qualité de roi de France, & la mort ne lui laissa pas le temps de venir chercher à Rome la couronne impériale offerte au prix de ce voyage.

A l'exemple de ses prédécesseurs, Louis exerça dans Rome tous les droits de la souveraineté, & y rendit en personne la justice, comme le prouvent les termes exprès de la pièce suivante.

« Lorsque le seigneur Louis, sérénissime empereur, eut été promu à Rome de la dignité royale à la sublime dignité impériale, par la bénédiction du très-saint pontife le seigneur Benoît; assisté du même saint père, des évêques romains et italiens, des ducs, comtes & autres princes et juges de son royaume, il tint son plaid de justice sous le portique du grand palais qui avoisine la basilique du prince des apôtres. Là, tandis qu'il était occupé à régler les affaires de l'Église et de l'État, & à donner satisfaction à toutes les réclamations portées devant son tribunal, fut présent Pierre, évêque de Lucques, accompagné d'Eléazar, avoué de son église. L'évêque prenant la parole, rappela qu'il avait déjà plusieurs fois réclamé de l'empereur, soit à Pavie, soit ailleurs, la restitution des biens

qu'avait enlevés à son église, Lambert, fils de Rolland, sans avoir pu, jusqu'ici, obtenir justice de cette spoliation. Incontinent le miséricordieux empereur commanda à Walthérius, son vassal & déléguë, d'investir l'évêque & son avoué, par la tradition du bâton qu'il tenait en ses mains, de la possession de tous les biens contestés, en attendant que Lambert se présentât pour ester à droit. De plus, le seigneur empereur fit proclamer un ban portant défense de troubler l'Eglise dans la possession des susdits biens, sous peine d'une amende de deux mille pièces d'or dont la moitié applicable à la chambre impériale & l'autre moitié à l'église de Lucques même; & pour servir de sûreté à l'évêque Pierre, le présent acte fut écrit par moi Thomas, notaire impérial, à la réquisition des susdits juges & délégués, l'an premier de l'empire du seigneur Louis, au mois de février, indiction IV^me^.

Suivent les noms des évêques & des juges de l'empereur qui furent présents à ce jugement & le souscrivirent.

Louis resta plus longtemps à Rome que n'avaient eu coutume de le faire, depuis son aïeul, les précédents empereurs. Ils s'étaient hâtés pour la plupart de quitter cette ville, dès que la cérémonie de leur couronnement avait été terminée, tandis que la date d'une autre charte nous apprend que Louis y résidait encore le deux mars. Toutefois, d'autres soins ne tarderont pas à le rappeler

à Pavie où il était de retour le onze du même mois.

Cette ville était alors, comme nous l'avons déjà remarqué, le siége de la royauté italienne & le point de réunion des diètes ou assemblées qui faisaient ou défaisaient les rois. Aussi l'empereur y avait-il établi sa résidence ordinaire, & à l'exception d'un voyage qu'il fit à Verceil au mois de mai 901, il ne paraît pas s'en être écarté dans le courant de cette année & dans les premiers mois de l'autre. Rien ne prouve qu'il ait, à cette époque, poursuivi Bérenger jusque dans Vérone & qu'il l'en ait chassé, comme le raconte Luitprand. Cet écrivain, qui vivait quelques trentaines d'années après, ne parle que par ouï-dire des expéditions de Louis & de ce qui s'est passé au commencement du X^e^ siècle. Il confond les époques, dénature les événements, & s'inquiète fort peu du reste, pourvu qu'il trouve à placer quelque anecdocte maligne ou scandaleuse. Porté par la nature de son esprit au dénigrement, il dit du mal de tout le monde & ne fait consister son patriotisme qu'à en dire encore plus des étrangers que de ses compatriotes. Sa mauvaise foi est telle que, ne sachant de quelle manière satiriser le couronnement de Louis par le pape sans mettre en cause la cour romaine, il a pris le parti de le taire & de le dissimuler. Il n'en est pas plus question dans ses livres que dans le *Panégyrique de Bérenger*, &, à ce sujet, l'historien & le poëte n'ont rien à se reprocher.

Laissons parler Luitprand.

« Louis, ayant chassé Bérenger de Vérone, devint, par la force de ses armes, maître de tout le royaume. Cette expédition terminée, il lui parut convenable, après avoir vu l'Italie, de voir aussi la Toscane. Il partit en conséquence de Pavie pour aller à Lucques où il fut reçu avec une magnificence extraordinaire par Adelbert. Louis, en considérant le nombre des officiers qui peuplaient le palais du marquis de Toscane, la splendeur de son existence & la richesse de ses ameublements, ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de jalousie & de dire en particulier aux siens: « Vrai- « ment on devrait l'appeler celui-là plutôt roi que « marquis, car il ne me cède en rien, si ce n'est par « le nom. » Ces paroles ne furent point si secrètes qu'elles ne parvinssent aux oreilles d'Adelbert. Elles furent envenimées par l'orgueil de Berthe, sa femme, qui fit agir tous les ressorts de son adresse pour détacher de Louis, non seulement son mari, mais encore les autres princes de l'Italie. »

S'il est question ici de la seconde expédition de Louis, il est certain que Luitprand se trompe & que Bérenger ne fut point chassé de Vérone où nous le trouvons résidant & donnant un diplôme en faveur de l'église de Plaisance, le 23 août 901. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est que, dans le courant de l'année suivante, les princes italiens, non seulement Adelbert, mais encore Sigebert qu'il

avait comblé de dignités, abandonnèrent Louis avec la même légèreté qu'ils l'avaient accueilli. Que le jeune empereur leur en ait fourni le prétexte par quelques paroles imprudentes, cela est encore très-probable; mais le véritable motif de cet abandon fut la haute puissance à laquelle il était parvenu. Les Italiens ne l'avaient appelé que pour abattre Bérenger et non pour se donner un maître.

Alarmés de ses succès, & jaloux du pouvoir que réunissaient dans ses mains les titres d'empereur & de roi, ils songèrent à le renverser avant qu'il n'eût rétabli dans son ancienne plénitude l'exercice du pouvoir impérial. Vassaux émancipés des Karlovingiens, ils savaient quels étaient les droits attachés à ces fonctions d'empereur, & n'étaient point d'humeur à reprendre le joug qu'ils avaient secoué depuis tant d'années. Leurs intrigues eurent bientôt changé la face des événements. Bérenger reparut à la tête d'une armée nombreuse & Louis qui, le 12 mai 902, régnait encore à Pavie, faisait place à son rival le 17 juillet de la même année. Comment s'effectua ce changement de règne? Louis fut-il contraint de battre en retraite à la suite d'une défaite? Ne se retira-t-il qu'après avoir capitulé avec Bérenger & lui avoir promis sous la foi du serment de ne plus revenir en Italie? C'est ce qu'il est impossible d'arracher aux ténèbres qui couvrent l'histoire de cette époque. Tout ce que nous savons de positif se

borne à cette ligne d'une chronique italienne : « L'an 902, Bérenger recouvra son Italie. »

Jusqu'à la publication des ouvrages de Muratori, qui ont jeté une si vive lumière sur l'histoire de l'Italie, les savants des deux pays étaient généralement d'accord pour fixer à l'année 902 l'époque fatale de la dernière expédition de Louis & de la catastrophe qui lui fit perdre le trône et la vue. Il paraissait impossible de s'écarter d'une opinion que don Vaissette avait résumée & soutenue avec autant de logique que de science. Elle n'avait contre elle que l'autorité de Réginon, historien contemporain, qui reportait cet événement à l'année 904 ; mais comme il s'était évidemment trompé sur l'époque de la première expédition, on en avait tiré la conséquence naturelle qu'il s'était également trompé sur l'époque de la dernière. Cette question chronologique paraissait donc vidée, lorsque le savant bibliothécaire de Modène, en recherchant les chartes & diplômes qui forment la base de son grand ouvrage sur les antiquités de l'Italie au moyen âge, trouva plusieurs pièces qui la remirent de nouveau en discussion. Il résultait de ces pièces & de leurs dates que, loin d'avoir été aveuglé par les ordres de Bérenger en 902, Louis était rentré en Italie dans le courant de l'année 905, et qu'il fallait reporter à cette année l'époque de sa dernière apparition au delà des Alpes. Cette opinion appuyée par des documents qui n'avaient pas été

connus de Muratori lui-même, a prévalu, & nous citerons en temps & lieu les textes qui la justifient. Il nous suffit ici d'avoir motivé l'ordre de notre récit.

RODOLPHE Ier

Roi de la Bourgogne transjurane. Histoire de Hugues roi d'Italie et de son fils Lothaire

Racontée par M. de Terrebasse.

RODOLPHE Ier, ROI DE LA BOURGOGNE TRANSJURANE

LA généalogie de Rodolphe, premier roi de la Bourgogne transjurane, a été étudiée avec d'autant plus de soin qu'elle se mêle directement avec la généalogie des rois capétiens issus de Robert le Fort. Les historiens contemporains nous apprennent que Rodolphe était fils de Conrad & neveu de Hugues l'Abbé, descendants l'un & l'autre de Welph ou Guelf, père de l'impératrice Judith. Il en est de cette maison des Guelfes comme de celle de Witikind ; c'est l'origine banale à laquelle il est convenu de

rattacher les plus anciennes familles de l'Allemagne. Elle a donné des ducs à la Bavière, à la Saxe, à la Souabe, & à l'Italie ces princes d'Este plus connus par les chants du Tasse que par tous les in-folios des savants. Welph, comte d'Altorf, en Bavière, aurait épousé Heigilwich, du très-noble sang de Saxe, qui prit le voile après la mort de son mari & mourut en France pourvue de l'abbaye de Chelles. Il en eut trois fils & une fille: Ethicon, Conrad, Rodolphe & Judith. Nous n'avons pas à nous occuper d'Ethicon qui succéda aux biens que son père possédait en Bavière. Les deux autres fils de Welph accompagnèrent leur sœur Judith lorsqu'elle épousa Louis le Débonnaire, l'an 819, & durent à cette alliance de brillants établissements en France. Conrad, que l'on croit avoir été comte d'Auxerre & de Paris, soutint avec chaleur les intérêts de son neveu Charles le Chauve, durant les malheureuses divisions que la naissance de ce prince avait excitées entre Louis le Débonnaire & ses enfants du premier lit. L'abrégé des chroniques d'Adon cite au nombre des personnages distingués qui moururent en 866, Rodolphe, oncle & conseiller du roi Charles le Chauve; il avait été successivement abbé de Jumiéges, de Saint-Riquier, & gouverneur ou comte de Ponthieu. Conrad avait épousé Adélaïde, dont la naissance égalait celle de son illustre époux, mais que ne désigne pas autrement un panégyriste contemporain. Il en eut trois

enfants: Conrad II ou le jeune père de Rodolphe, roi de Bourgogne transjurane; Hugues l'Abbé, dont le nom remplit l'histoire de cette époque, & Welph ou Guelf. Adélaïde, devenue veuve de Conrad, vers 862 ou 863, aurait épousé en secondes noces Robert le Fort, tige de la race capétienne; c'est du moins la conséquence la plus exacte qu'il soit possible de tirer des textes que nous allons citer. Déjà nous avons rappelé toutes les difficultés qu'avait soulevées la généalogie de Robert le Fort, dont le père était inconnu avant la publication de la chronique de Richer, ou plutôt avant l'autorité que cette chronique a donnée au passage que lui avait emprunté l'abbé d'Ursperg. Parmi les nombreux systèmes qu'avait enfantés la passion d'expliquer ce mystère, le plus séduisant & le plus vraisemblable revenait, il faut l'avouer, au médecin historiographe du roi d'Espagne J.-J. Chifflet. Il ne s'agissait que de la manière de lire un seul mot, une seule lettre de la chronique de Saint-Bénigne de Dijon.

Voici le passage, objet de cette fameuse controverse :

« *Supererant duo filii Roberti Andegavorum*
« *comitis*

« *Frs* (abréviation dans la chronique de Saint-Bénigne de Dijon, du mot *fratris* ou *fratres.)*

« *Hugonis abbatis:*

« *Senior Odo dicebatur, Robertus alter patrem*
« *nomine referens.*

« Il restait deux fils de Robert, comte des « Angevins, *Frs* de Hugues l'abbé. L'aîné s'ap- « pelait *Odo*, Eudes, l'autre Robert, comme « son père. »

Les uns prétendaient qu'il fallait lire *fratris;* les autres *fratres; frère* ou *frères.*

Selon la première leçon, Robert le Fort était frère de Hugues l'Abbé & comme lui, par conséquent, fils de Conrad & petit-fils de Welph, comte d'Altorf. Tout était expliqué, la filiation, l'extraction, & la difficile énigme de l'origine de la maison de France se trouvait enfin résolue. Cette opinion, que J.-J. Chifflet avait fait valoir avec beaucoup d'érudition, mérita l'assentiment des critiques les plus distingués; elle fut complétement adoptée par le savant Dom Bouquet dans la préface du tome huitième des historiens des Gaules; Mabillon lui-même, sans la regarder comme démontrée, n'avait pas craint de déclarer qu'elle lui paraissait approcher le plus de la vérité.

Selon la seconde leçon, Eudes & Robert étant frères de Hugues l'Abbé, reconnu pour fils de Conrad d'Altorf, il s'en suit nécessairement qu'ils ne pouvaient être que ses frères utérins, tous trois fils d'Adélaïde qui, après avoir eu d'un premier mariage avec Conrad, Hugues l'Abbé, aurait eu d'un second avec Robert le Fort, Eudes & Robert, successivement rois de France. La chronique de Saint-Bénigne ne nous apprenait rien du père de Robert le Fort, & la question de

son origine restait dans son obscurité primitive.

Cette leçon, moins satisfaisante que la première, était cependant la seule véritable. Elle ne manqua pas de défenseurs parmi *les bons Français* qui ne voulaient rien accepter de la main ennemie de Chifflet. Ils établirent que le savant éditeur de la chronique de Saint-Bénigne de Dijon & de la chronique de Bèze, qui reproduit le même passage, avait constamment lu *fratres* & non *fratris*; que le moine Albéric de Trois-Fontaines en citant la chronique de Saint-Bénigne, avait adopté la même leçon; qu'elle se trouvait confirmée par un passage des Gestes de Warnier, prévôt de Saint-Etienne de Dijon, qui vivait sous le règne du roi Robert II, & par une autre phrase d'Aymoin qui donne à entendre que Hugues l'Abbé passait pour être le fils de Robert le Fort, quoiqu'il ne fût réellement que son beau-fils. Il n'est plus permis d'en douter, aujourd'hui que la chronique de Richer nous donne le nom de Robert le Fort. Tout s'explique par ce nom, & les textes laissent enfin échapper la vérité que tant de siècles & de savants leur ont vainement demandée. Le fils du Germain Witikind aura cherché dans l'alliance d'une illustre veuve, l'appui, la considération qui manquaient à sa fortune nouvelle; Adélaïde, privée de son premier époux, n'aura pu choisir un plus digne protecteur de ses enfants & d'elle-même que le vaillant comte des Angevins; &, s'il nous était permis d'ajouter à ces considérations de premier

ordre une simple observation de mœurs, nous dirions que rien à cette époque n'était aussi fréquent que les seconds mariages des femmes de la classe élevée. Cela s'explique aisément, par l'usage où l'on était de faire doter les femmes par leurs maris. Elles en recevaient de précieux joyaux & souvent des esclaves, des terres & des domaines qui ne les laissaient pas manquer de poursuivants au décès de leurs époux. On s'inquiétait peu des années & la fille la plus jeune & la plus belle était oubliée pour la riche veuve. Quoi qu'il en soit, il paraît impossible d'entendre dans un autre sens les passages que nous avons cités, & jusqu'à la découverte de quelque nouveau document, nous pensons que le second mariage de la veuve de Conrad avec Robert le Fort est un fait acquis à la science historique.

Cette digression terminée, nous reviendrons aux enfants de Conrad & d'Adélaïde. Le plus illustre de tous fut sans contredit Hugues, surnommé l'Abbé, parce qu'il était engagé dans l'état ecclésiastique & qu'il posséda plusieurs riches abbayes. Robert le Fort ayant été tué en combattant contre les Normands, à Brissarte, l'an 866 ou 867, Hugues fut investi par Charles le Chauve du duché d'Anjou, & il paraît que l'hérédité des bénéfices commençait déjà à s'établir, puisque Réginon fait observer que la jeunesse seule d'Eudes & de Robert les empêcha de succéder à leur père. Les historiens du temps ont célébré

les exploits de Hugues l'Abbé contre les Normands, & nous ne reviendrons pas sur sa noble conduite envers les fils de Louis le Bègue. Sa considération s'étendait jusque dans les pays étrangers, & le pape Jean VIII lui donne le titre de prince de race royale. Il mourut à Orléans le 12 mai de l'an 887, & reçut la sépulture dans son abbaye de Saint-Germain d'Auxerre. Le duché d'Anjou dont il n'avait été, pour ainsi dire, que le dépositaire, fut, après sa mort, rendu par Charles le Gros à Eudes, fils de Robert le Fort, son frère utérin.

Welph fut pourvu en 864 de l'abbaye de Saint-Riquier que lui céda son oncle Rodolphe. La chronique de ce monastère le représente comme un saint personnage de sang royal & rapporte un diplôme dans lequel Louis le Bègue le traite de parent, *consanguineus noster*. Il figure, dans les capitulaires de Kiersy, parmi les abbés choisis par Charles le Chauve pour former le conseil de son fils. Il était abbé de Sainte-Colombe de Sens lorsqu'il mourut & fut enterré le 14 novembre 887, dans l'église de ce monastère devenu, pour ainsi dire, patrimonial dans sa famille.

Conrad II, ou le Jeune, avait succédé à son père dans le comté d'Auxerre, mais il en fut privé l'an 865, pour avoir soutenu la cause de Lothaire, roi de Lorraine, contre sa femme Thietberge, dont Charles le Chauve s'était déclaré le protecteur. Les biens qu'il possédait dans ces contrées, jusqu'à ceux qui faisaient partie de la dot de sa femme

Vadaldrade, furent déclarés réunis au fisc & donnés au comte Boson qui, plus tard, en disposa généreusement en faveur de l'abbaye de Saint-Germain d'Auxerre, comme nous l'apprenons d'une charte de Louis le Bègue de l'an 878. Conrad en fut, du reste, dédommagé par le gouvernement du pays situé entre le mont Jura & le mont Joux que Lothaire venait de retirer à son beau-frère Hucbert; mais celui-ci n'était pas homme à se laisser dépouiller sans résistance, & il ne céda la place qu'en perdant la vie dans une bataille que lui livra Conrad, l'an 866, près d'Orbe, petite ville du pays de Vaud. Un savant de ce pays a prétendu que Conrad fut abbé de Saint-Maurice & que c'est à lui que Walafrid-Strabon a adressé un petit poème en l'honneur des martyrs d'Agaune. Cette assertion ne saurait supporter le moindre examen; nous venons de voir que si Conrad put être abbé de Saint-Maurice, ce ne fut qu'après la mort d'Hucbert qu'il défit & tua l'an 866, au plus tard. Or, Walafrid-Strabon, mort en 849, ne peut avoir songé à lui. Il s'agit de quelque évêque ou abbé Conrad, n'ayant d'autre rapport que le nom avec celui dont il vient d'être question. Ces homonymies rendent, au surplus, le reste de la vie de notre Conrad si difficile à débrouiller, que nous nous contenterons de dire qu'il mourut abbé de Sainte-Colombe de Sens, en 881, la même année que son frère Welph, & qu'il fut enterré comme

lui dans cette abbaye. Il laissa de sa femme Valdrade ou Valvarde, dont on ne sait que le nom & encore très-imparfaitement, Rodolphe, roi de Bourgogne transjurane, & Adélaïde qui épousa le fameux Richard, duc & marquis de Bourgogne.

Les matériaux généalogiques que nous venons de mettre en œuvre, peuvent être sujets à des querelles de détail, qui ne sont pas sans doute épuisées; mais nous aimons à croire que l'ensemble de ce travail ne saurait être contesté. Il ne permet pas de douter de l'illustre origine de Rodolphe, & les écrivains les plus patriotes seront forcés d'avouer que l'alliance de la maison des Welph jetait alors plus d'éclat sur celle de Robert le Fort qu'elle n'en recevait elle-même.

Rodolphe succéda à son père dans le gouvernement de la Bourgogne transjurane; un diplôme de Charles le Gros, daté du 15 février 885, nous en fournit la preuve. L'empereur par ce diplôme accorde à un vassal de son fidèle & cher marquis Rodolphe, nommé Voldegise, la propriété de plusieurs terres situées dans le pays de Vaud. Le 6 août de l'année suivante, il approuve par sa signature, en qualité de comte, la donation faite par un nommé Réginold à l'église de Lausanne, en la personne de son vénérable évêque Jérôme. Ces deux titres se confondaient dans une commune signification, puisque le 13 du même mois &, sans doute, de la même année, on voit Rodolphe, qualifié comte & marquis, investir l'évêque de

Lausanne de tout ce qui lui avait été donné ou restitué par le susdit Réginold.

Une autre charte, sans date, mais évidemment d'une époque très-rapprochée, nous montre ce prince agissant en la double qualité de comte & d'abbé de Saint-Maurice d'Agaune. Cette riche abbaye, frappée du sort commun, avait été pour ainsi dire annexée à la charge de comte du pays, & Rodolphe la tenait à ce titre de la munificence impériale.

L'abus de conférer des bénéfices ecclésiastiques aux laïcs avait été introduit par la force des choses. C'était la conséquence nécessaire des richesses que la ferveur des barbares nouvellement convertis, avait accumulées entre les mains du clergé. Comme personne ne vivait ni ne mourait sans avoir disposé de quelques portions de son bien en faveur des prêtres ou des moines, les possessions de l'Eglise couvrirent bientôt le pays. Les évêchés, les monastères, devinrent des espèces de principautés dont les domaines s'étendaient souvent au-delà des royaumes où ils étaient situés. Enfin, la propriété ecclésiastique atteignit de telles proportions que déjà, sur la fin du VI^me^ siècle, le roi Chilpéric ne craignait pas de répéter: « Notre « fisc est ruiné, nos richesses ont passé aux « églises; il n'y a vraiment de rois que les évêques, « nous ne sommes plus rien, ils règnent à notre « place. » On ne s'en tint pas aux regrets & après avoir trop donné, il fut question de reprendre.

Les princes, agissant en vertu du droit du plus fort, le seul droit de cette époque, s'emparèrent des revenus des églises pour en doter leurs femmes, leurs fils, leurs filles, ou pour les donner au premier homme d'armes dont ils avaient besoin d'acheter ou de payer les services. Ils s'arrogèrent le droit de conférer les évêchés, les abbayes, à leurs parents ou à leurs leudes. Les plaintes du clergé, les réclamations incessantes des conciles ne furent pas écoutées; la nécessité l'emporta & l'abus fut consacré par l'usage. Il y eut toujours quelques élections canoniques, l'abus n'était pas plus inflexible que la loi; mais en règle commune la plupart des grandes abbayes devinrent la proie des princes séculiers & la propriété, pour ainsi dire, de leur famille. Ils en jouissaient d'autant plus commodément qu'ils n'étaient point astreints à remplir les devoirs affectés aux titres qu'ils portaient. Satisfaits de percevoir les revenus en qualité d'abbés, ils laissaient à un prévôt ou à un doyen le soin de l'administration spirituelle & temporelle du monastère. L'institution continua d'exister, à cela près que les religieux furent réduits à voir passer la plus grosse part de leurs rentes aux mains des laïcs. C'était un abus sans doute, les biens consacrés à l'aumône & au service des autels étaient détournés de leur destination primitive; mais l'Église n'avait-elle pas elle-même abusé de sa position & provoqué jusqu'à un certain point la violence par son indiscrète convoitise?

La charte qui a nécessité cette digression nous apprend que le monastère de Saint-Maurice d'Agaune possédait de temps immémorial dans la Toscane, deux domaines nommés Paterno & Asciano que Rodolphe, abbé, de son autorité & avec le consentement de ses frères, voulut bien accorder en « prestaire » à l'illustre impératrice Angilberge.

Nous avons déjà parlé de cette espèce de contrat qui, sous des formes diverses, conférait la jouissance & l'usufruit d'une propriété ecclésiastique, à la charge d'un cens annuel. Ce cens, dans le corps de l'acte & pour l'observation de la forme, est fixé à 15 sols; mais en terminant, & par considération pour l'impétrante, il est converti en un muids d'huile qu'elle devra chaque année donner pour l'entretien du luminaire de Saint-Maurice. La donation est revêtue du seing de Rodolphe, comte, & souscrite à sa requête par les chanoines de son monastère. Rien n'y manque; elle est consentie & signée par Erifred, diacre & prévôt, c'est-à-dire le second abbé & le véritable père spirituel de la communauté.

Cet acte nous est un nouveau témoignage du respect & de l'autorité dont continuait de jouir la veuve de l'empereur Louis, longtemps après la mort de son mari. Très-jalouse des biens de ce monde, elle sut en profiter pour obtenir, non seulement la confirmation des donations qu'elle s'était fait faire par ce prince, mais encore pour

en obtenir de nouvelles de tous les rois & empereurs qui se succédèrent, depuis Charles le Chauve jusqu'à Arnoul.

La mort de Charles le Gros ayant rompu le dernier lien qui rattachait entr'eux les vastes états réunis par l'épée de Charlemagne, chaque duc, comte ou marquis se hâta d'affecter l'indépendance dans ses bénéfices ou dans son gouvernement. Les plus élevés, ceux par exemple dont la race tenait de quelque côté à la maison impériale, se crurent le droit d'aspirer à la succession qu'elle laissait vacante. Nous avons parlé d'Arnoul, de Guy, de Bérenger; c'est maintenant au tour de Rodolphe. Il faut croire que les mêmes prétentions poussèrent ce personnage au même but & que la couronne ne lui parut pas au-dessus de sa naissance & de son courage. Réginon va nous dire de quelle manière s'accomplit cette nouvelle usurpation. « Vers le même temps(888), Rodolphe, fils de « Conrad & neveu de Hugues l'Abbé dont nous « venons de parler, s'empara du pays situé entre « le Jura & les Alpes Pennines, &, s'étant rendu « à Saint-Maurice accompagné de quelques sei- « gneurs & de quelques évêques, il prit la « couronne & se fit appeler roi. Il remplit ensuite « de ses émissaires le royaume de Lorraine, & « s'efforce de séduire par ses caresses & ses « promesses les seigneurs & les évêques. A cette « nouvelle, Arnoul se précipite sur lui à la tête « d'une armée; mais Rodolphe ne l'attendit pas

« & chercha son salut dans les défilés des mon-
« tagnes. Toute leur vie, Arnoul & son fils
« Zuentibold le poursuivirent; mais ils ne purent
« jamais parvenir à le rejoindre, car, réfugié
« dans des lieux tellement escarpés qu'ils ne sont,
« en plusieurs endroits, accessibles qu'aux seuls
« chamois, Rodolphe interceptait facilement le
« passage aux troupes réglées que ses ennemis
« dirigeaient contre lui. »

Il paraît que ce prince n'avait point en vain pratiqué des intelligences dans la Lorraine, puisque les Annales de Saint-Waast d'Arras composées, à ce que l'on croit, par un moine contemporain, racontent, sous l'année 888, « que les seigneurs
« qui résidaient au delà du Jura & aux environs
« des Alpes, s'étant rassemblés à Toul, deman-
« dèrent à l'évêque de cette ville de sacrer roi
« Rodolphe, neveu de Hugues l'Abbé, & qu'il en
« fut ainsi. » Nous ne saurions dire s'il y a quelque erreur dans ce texte & si l'élection de Toul ne fait pas double emploi avec celle de Saint-Maurice d'Agaune; ce qu'il y a de positif, c'est que Rodolphe ne fut pas longtemps reconnu dans la Lorraine & qu'en 895, Arnoul investit de ce royaume son fils naturel Zuentibold, un des plus constants adversaires du nouveau roi de Bourgogne transjurane.

Les actes de l'élection de Rodolphe n'ayant point été conservés, on ignore le nom des prélats qui lui déférèrent la couronne & soumirent, en

conséquence, leurs diocèses à sa royauté. Il est donc fort difficile d'établir la circonscription de ces nouveaux états. Tout ce que l'on peut conclure de moins incertain des rares monuments de l'époque, c'est qu'ils étaient d'abord très-resserrés. Ils comprenaient le Valais, la portion de la Suisse qui se trouve entre le Jura & le Rhin, le diocèse de Genève, de Savoie & une partie du diocèse de Besançon dont nous savons que l'archevêque avait accepté le titre de chancelier de Rodolphe. Il est probable que la domination de ce prince s'étendit au moins jusque sur le territoire de Salins qui dépendait de l'abbaye de Saint-Maurice, en vertu d'une donation de Sigismond, roi de Bourgogne; mais il serait d'autant plus difficile de lui assigner des limites positives dans cette contrée, qu'il est prouvé par des chartes qu'elle fut tour à tour occupée par Rodolphe & par les vassaux de Louis.

L'annaliste de Fulde, sous l'année 888, prétend que les circonstances obligèrent Arnoul à traiter avec Rodolphe, & que celui-ci s'étant rendu à Ratisbonne, obtint de l'empereur l'investiture de cette partie de la Bourgogne qu'il avait envahie. Cette assertion est, non-seulement contraire aux paroles de Réginon qui dit qu'Arnoul & son fils ne cessèrent durant toute leur vie de faire la guerre à Rodolphe, mais elle est encore contredite par la suite de cette histoire. Nous voyons, en effet, que le roi de Germanie s'étant

décidé à franchir une seconde fois les Alpes en 894, pour marcher sur Rome où Guy venait de se faire couronner empereur, au préjudice de ses propres prétentions, fut arrêté à Plaisance par la nouvelle que Rodolphe, d'accord avec son ennemi, se proposait de s'opposer à son retour. Arnoul effrayé, ne songe plus qu'à la retraite; mais arrivé devant le château d'Ivrée, il le trouve occupé par une garnison bourguignonne sous les ordres d'un comte italien. Il en forme le siége, & reconnaissant bientôt qu'il ne pouvait espérer de l'emporter d'assaut, il se voit contraint de chercher un autre passage à travers les rochers des Alpes. Ce ne fut qu'après avoir perdu beaucoup de soldats & surmonté les plus grandes difficultés, qu'il put arriver à Saint-Maurice d'Agaune où l'attirait un ardent désir de vengeance; mais Rodolphe ne l'y avait point attendu & s'était cantonné dans ses positions ordinaires. Arnoul ne pouvant en tirer d'autre satisfaction, mit à feu & à sang le pays situé entre le Jura & le mont Joux. Les chroniques ajoutent que le roi de Germanie, de retour dans son palais de Loresham, y reçut la visite de la reine Hermengarde & qu'à sa requête il donna à Louis, fils de Boson, plusieurs villes avec leurs territoires qu'occupait Rodolphe; mais Louis ne retira aucun profit de cette cession, parce qu'il ne put les arracher des mains du roi de Bourgogne transjurane.

Rodolphe eut encore quelques guerres à soutenir

que l'on peut en conclure, c'est que, dans ces temps d'anarchie, le territoire de cette province fut tour à tour envahi par Rodolphe, Louis, Zuentibold, dont nous voyons les moines invoquer, tour à tour, la justice ou la munificence. Trop faible pour résister en face à ses ennemis, le roi de la Bourgogne transjurane sut toujours leur échapper & conserver sa couronne en se dérobant au sein de ses montagnes accessibles, comme dit Réginon, aux seuls chamois. Il est donc évident qu'il n'y eut point d'accommodement entre Arnoul & ce prince, & que la Bourgogne transjurane n'a jamais reconnu la suzeraineté de l'empire d'Allemagne. La présence des envoyés du roi de Germanie au concile de Valence, en 890, donne lieu de croire que Louis, roi de la Bourgogne cisjurane, avait reconnu cette suzeraineté; rien n'autorise une supposition semblable à l'égard de la Bourgogne transjurane, & c'est à tort que les écrivains allemands se sont permis une confusion démentie par tous les monuments de l'histoire.

Nous ignorons la date précise du couronnement de Rodolphe à Saint-Maurice d'Agaune, l'an 888; mais il dut précéder le 10 juin de cette année. Le cartulaire de Romain-Moutier nous a conservé sous cette même date un diplôme de la première année du règne de Rodolphe par lequel le nouveau roi donne cette abbaye à sa sœur pour en jouir & en disposer après elle comme elle l'entendrait en faveur de ses héritiers. Adélaïde avait épousé Richard,

duc de Bourgogne, & cette libéralité ne pouvait avoir d'autre but que de ménager & d'entretenir des rapports plus intimes entre les deux familles. Cette puissante alliance, l'étroite parenté qui l'unissait à Eudes, le nouveau roi des Franks, ne furent pas inutiles à l'affermissement de la couronne de Rodolphe. Tout permet de supposer que les dernières années de ce prince s'écoulèrent aussi paisiblement que la condition du temps le permettait. Arnoul & ses successeurs renoncèrent à l'inquiéter, & s'il survint quelques nouveaux démêlés entre lui & son voisin, le roi de Provence, ils furent sans doute promptement apaisés par l'intervention de Richard, beau-frère de l'un & oncle de l'autre.

D'après la chronique du cartulaire de Lausanne, Rodolphe I^er^ mourut le dimanche 25 octobre de l'année 911, avec l'honneur d'avoir fondé un royaume qui dura cent quarante-quatre ans & ne finit que par l'impuissance de son arrière-petit-fils, Rodolphe le Fainéant. Il laissa de sa femme Villa: Rodolphe II qui lui succéda; Villa, mariée à Boson, marquis de Toscane, frère de Hugues, roi d'Italie, & Waldrada, femme de Boniface, marquis de Spolète & de Camerino. Vingt-trois années d'un gouvernement paternel avaient si bien légitimé l'usurpation de Rodolphe, que son fils recueillit son héritage & monta sur le trône sans opposition & sans trouble.

Rodolphe II s'attacha, pendant les premières

années de son règne, à régler l'intérieur de ses états, & ce ne fut qu'en 919 qu'on le vit entreprendre contre son voisin Burchard, duc de Suabe, une guerre dont il est nécessaire d'expliquer ici l'origine & les motifs.

Le dernier duc de Suabe ayant été tué dans une assemblée tumultueuse des Etats, la constitution du pays appelait à la succession vacante un nouveau duc pris dans la famille des Agilofingues ou Guelfes. Le choix paraissait avec justice devoir se porter sur l'un des deux plus illustres membres de cette famille, les comtes Erchanger & Berchtold. Revêtus d'emplois importants, possesseurs de riches domaines, ils ne voyaient au-dessus d'eux dans le duché que le duc lui-même. Mais Erchanger & Berchtold avaient eu le malheur de prendre part à la révolte de leur oncle Arnolf, duc de Bavière, contre le roi de Germanie, & de s'attirer l'inimitié de ce monarque. Bientôt ils virent leurs terres & leurs châteaux livrés à la cupidité & aux entreprises de Salomon, évêque de Constance, chancelier & favori de Conrad. Poussés à bout par l'arrogance de ce prélat, les deux comtes ne craignirent pas de porter la main sur lui & de le retenir prisonnier dans l'un de leurs châteaux. Salomon ne tarda pas à recouvrer sa liberté, mais Erchanger & Berchtold, surpris à leur tour par un de ses neveux, furent traduits devant une assemblée de gens d'église, condamnés à perdre la tête & tous leurs biens adjugés au fisc. Un seigneur de

Suabe, qui s'était montré l'ardent solliciteur de leur exécution, recueillit la plus grande partie de leurs dépouilles, avec le duché de Suabe que lui conféra le roi de Germanie.

Il faut se rappeler que Rodolphe était de la même maison que les malheureuses victimes; il descendait, comme eux, d'Etichon de Bavière, & comme eux appartenait au rameau des Guelfes. Il ne reste pas de généalogie assez complète de toutes les branches de cette famille pour que nous puissions décider si le roi de la Bourgogne transjurane était appelé à la succession de ses parents; dans tous les cas, il ne pouvait être indifférent à leur supplice, à la confiscation & à la distribution de leurs biens entre le duc Burchard & l'évêque de Constance, leurs indignes persécuteurs.

Ces éclaircissements rectifient le jugement des historiens modernes qui, désireux de suppléer à la concision des chroniques, n'ont trouvé d'autre motif à la guerre de Rodolphe contre Burchard, que l'ambition & la cupidité d'un jeune prince jaloux d'accroître ses domaines aux dépens de ses voisins; maintenant que nous connaissons les prétentions qu'il pouvait avoir sur l'héritage d'Erchanger & de Berchtold, on ne doit pas être surpris qu'il ait profité de la mort du roi de Germanie, arrivée le 25 décembre 918, pour les faire valoir les armes à la main contre l'inique détenteur des biens de sa famille.

Rodolphe assembla donc une armée dans l'Argaw,

passa la Reuss, limite des deux états, & entra sur les terres de Burchard. Mais le succès ne répondit pas à ses espérances ; il fut défait et mis en fuite près de Winthertur, non loin de Kibourg. Alphonse d'Elbène, évêque d'Alby, auteur d'une histoire ou plutôt d'un roman sur le royaume de Bourgogne transjurane, met en scène à cette occasion Guillaume, évêque de Bâle, & Anselme, évêque de Genève, qui vont de Rodolphe à Burchard, adressent à l'un & à l'autre d'éloquents discours & finissent par conclure entre les deux princes une paix dont la main de Berthe, fille unique de Burchard, fut le gage. Le fait est que Rodolphe obtint la paix du duc de Suabe, qu'il épousa sa fille Berthe l'an 919 ; les chroniques n'en disent pas davantage & l'on est fort surpris de trouver les rêveries de d'Elbène traduites tout au long dans l'histoire de Bourgogne d'un respectable bénédictin. Il était plus digne de son ordre & de lui de rester dans la sèche vérité que de courir la carrière fleurie des Varillas.

L'accroissement que reçut la fortune de Rodolphe de cette puissante alliance, la renommée que ses grandes qualités avaient répandue au loin, le désignèrent quelques années après, vers 921, au choix des seigneurs italiens las de la domination de Bérenger & toujours amoureux du changement. Nous avons raconté les succès de ce prince qui, débarrassé de ses rivaux par la mort & par la victoire, était enfin parvenu à réunir sur sa tête la

couronne d'Italie & la couronne impériale; mais il n'était pas dans sa destinée de les posséder tranquillement. Il se forma bientôt contre lui une conspiration dans laquelle entrèrent ses principaux officiers : Lambert, archevêque de Milan; Odelric, comte du palais; Gilbert, comte de Bergame, & jusqu'à son propre gendre, Adalbert, marquis d'Ivrée. Aucun prince ne leur parut plus capable de lutter contre l'empereur & de seconder leur inimitié que celui que Luitprand désigne par l'épithète de *superbissimus*, très-superbe, très-puissant roi des Bourguignons. Ils lui envoyèrent donc le comte Giselbert pour l'inviter à passer en Italie & à se joindre à eux pour chasser Bérenger. Rodolphe n'hésita pas devant une offre si flatteuse; il rassembla ses troupes, franchit les Alpes vers la fin de l'année 921, & s'étant rendu maître de Pavie, il y reçut dans le courant de janvier de l'année suivante la couronne d'Italie des mains de l'archevêque Lambert. Il ne restait à Bérenger que la seule ville de Vérone; mais son âme était trop familiarisée avec les revers pour s'en laisser abattre. Il profita des intelligences qu'il avait conservées dans les bandes hongroises qui désolaient l'Italie, pour les intéresser à sa cause & les réunir contre Rodolphe. Il parvint enfin à mettre sur pied une armée, & il cherchait à se rapprocher de Plaisance, dont l'archevêque s'était déclaré en sa faveur lorsque les deux partis se rencontrèrent non loin de cette ville, près d'un petit bourg nommé Fio-

renzola. Rodolphe ne dut la victoire qu'à l'habileté du comte Boniface, mari de sa sœur Waldrade. Celui-ci marchait au secours de son beau-frère avec un corps de troupes considérable, lorsqu'en rusé capitaine il conçut l'idée de se mettre en embuscade & d'attendre l'issue du premier choc, sans y exposer ses nouvelles recrues. En effet, les troupes de Rodolphe commençaient à s'ébranler & à fuir, lorsque Boniface parut sur le champ de bataille, rallia les Bourguignons, &, tombant avec eux sur les soldats de Bérenger, il les mit en déroute avec un si grand carnage que de cette journée date la rareté de soldats dont, au temps de Luitprand, on se plaignait encore en Italie.

Tandis que Bérenger cherchait un asile dans les murs de Vérone, le reste du royaume subissait la loi du vainqueur. Mais des soins importants ayant bientôt réclamé la présence de Rodolphe en Bourgogne, il fut obligé de partir après avoir solennellement confié ses états d'Italie à la foi de ses nouveaux sujets.

Bérenger, réduit à la dernière extrémité, ne trouva d'autre ressource que d'appeler en Italie de nouveaux essaims de Hongrois & de désigner à leurs ravages les terres & les propriétés de ses adversaires. Enhardis par la complicité de ce prince & l'absence de Rodolphe, la rage de ces barbares ne connut plus de frein. Ils osèrent attaquer Pavie & enceindre de leurs tentes ennemies cette riche & populeuse capitale de la Lombardie. Le 12 mars

de l'an 924, ils l'emportent d'assaut, la livrent aux flammes, « & de l'immense multitude de ses « habitants, il en survécut à peine deux cents, qui « rachetèrent leur vie & les murs de leur cité « vide au prix de huit boisseaux de pièces d'ar- « gent ramassées dans les cendres & les ruines. »

Après avoir épuisé l'Italie, les Hongrois se disposaient à se jeter sur la Gaule; mais arrêtés dans les défilés des Alpes par Rodolphe, roi de la Gaule Cisalpine, & par Hugues de Vienne, ils ne se dérobèrent aux armées réunies de ces princes qu'en gagnant des sentiers écartés; les deux chefs les suivirent & en tuèrent autant qu'il leur fut possible avant qu'ils eussent atteint le Haut-Languedoc vers lequel ils se dirigeaient en toute hâte. Les Hongrois ne furent pas plus heureux en cette province, & la dyssenterie fit justice de tous ceux qui avaient échappé au fer de Raimond-Pons, comte de Toulouse & marquis de Gothie.

La mort de Bérenger avait précédé la ruine de ses barbares alliés. Loin de relever sa fortune, cette indigne association n'avait eu d'autre résultat que de lui aliéner les cœurs de ses derniers partisans. Une conspiration se trama dans Vérone même contre ses jours, & il périt assassiné de la main d'un certain Flambert qu'il avait comblé de ses dons & de ses faveurs.

On croit que Rodolphe était de retour en Italie peu de temps après, & que le diplôme par lequel il confirma au doge de Venise le droit de faire

battre monnaie dont avaient joui ses prédécesseurs, est de la fin de cette année ou du commencement de l'autre.

Quoi qu'il en soit, les Italiens ne tardèrent pas à se lasser de lui, comme ils s'étaient lassés de Bérenger & comme ils continueront de se lasser de tous ceux qui régneront sur eux. Deux partis se formèrent : l'un, qui soutenait Rodolphe, moins par amour pour lui que par haine pour ses adversaires ; l'autre, qui cherchait ouvertement à le chasser pour lui substituer un prince nouveau. A la tête de cette dernière faction marchait une femme, Hermengarde, fille d'Adelbert, marquis de Toscane & de Berthe, née du commerce de Lothaire roi de Lorraine & de sa concubine Waldrade.

Berthe, mariée en premières noces avec un certain comte Thibaud, avait eu de lui le célèbre Hugues de Vienne, & s'était ensuite remariée au puissant marquis de Toscane Adelbert. Trois autres enfants étaient issus de cette union : Guy, duc & marquis de Toscane ; Lambert, qui le fut avec son frère, & la belle Hermengarde, seconde femme d'Adelbert, marquis d'Ivrée. Berthe avait travaillé toute sa vie à former en Italie un parti pour son fils, Hugues de Vienne, dont nous avons raconté une première & infructueuse tentative. A la mort de cette princesse, arrivée le 8 mars 925, ses enfants ne continuèrent qu'avec plus de zèle le projet qu'elle avait entrepris. L'âme de cette faction était, comme nous venons de le dire, la princesse

Hermengarde, qui, s'il faut en croire Luitprand, s'était acquis une prépondérance souveraine par le commerce de son honneur & de ses charmes. Une pareille assertion donne une bien triste idée des Italiens de cette époque; mais à défaut d'autres documents, nous sommes réduit à l'accepter & à prendre cette politique de prostitution pour base de notre récit.

Hermengarde, rendue plus libre encore de ses actions par la mort d'Adelbert, son mari, n'avait donc rien épargné pour soumettre à sa volonté la plus grande partie des seigneurs de la Haute-Italie. Il n'y eut que le petit nombre des maltraités que leur dépit entraîna dans un parti opposé dont Lambert, archevêque de Milan, se déclara le chef.

Rodolphe lui-même n'avait point échappé à l'empire d'Hermengarde & s'était laissé longtemps endormir dans ses chaînes; mais à la fin, réveillé par l'évidence de ses menées en faveur de son beau-frère Hugues, il s'était à regret séparé d'elle pour s'allier à l'archevêque de Milan. La veuve d'Adelbert ne tarda pas à lever l'étendard de la révolte & à se jeter dans Pavie avec ses nombreux partisans.

Rodolphe comprit de quelle importance il était pour lui de ne pas laisser au pouvoir des rebelles cette ville qui portait encore au milieu de ses ruines le titre de capitale de l'Italie. Il s'avance à la tête de ses troupes & vient camper à cinq milles de Pavie, au confluent du Tessin & du Pô; mais il avait affaire à une ennemie qui savait profiter de

tous ses avantages. Une barque descendit le fleuve pendant la nuit & Rodolphe reçut une lettre conçue en ces termes: « Si j'avais voulu te perdre, tu n'existerais plus depuis longtemps. Sache que tous les tiens n'attendent qu'un signe de moi pour t'abandonner & tomber à mes pieds. Si j'avais cédé à leurs vœux, il y a déjà longtemps que tu serais enchaîné & captif dans ton propre camp. »

Rodolphe, qui pouvait mieux que personne apprécier la violence des passions qu'Hermengarde savait inspirer, sentit son cœur fléchir, & répondit au messager qu'il se mettrait en mesure de profiter de ses avis. En effet, la nuit suivante, le roi de Bourgogne se dérobant à ses gardes, quitte sa tente, son lit prêt à le recevoir, monte dans une barque & abandonne son armée pour aller se jeter aux genoux de l'enchanteresse.

Le lendemain matin, ses soldats montaient comme à l'ordinaire la garde autour de sa tente en respectant son sommeil de leur profond silence; arrivèrent ensuite ses principaux capitaines qui ne tardèrent pas à témoigner leur étonnement de ce que, par extraordinaire, la nuit du roi se prolongeait aussi tard. Ils se décident à frapper pour l'éveiller, mais Rodolphe ne répond pas. Ils pénètrent alors dans la tente qu'ils trouvent déserte. Les uns criaient qu'il avait été enlevé, les autres, qu'il avait été assassiné, personne ne pouvait dire ce qu'il était devenu. Pendant qu'ils flottent d'incertitudes en incertitudes, la nouvelle se répand

dans le camp que le roi Rodolphe, subjugué par Hermengarde, allait tomber sur eux à la tête de leurs ennemis. Consternés, ils ne songèrent plus qu'à se retirer & battirent en retraite avec une telle précipitation, qu'on eût dit qu'ils ne couraient point mais qu'ils volaient.

Une fois en sûreté dans Milan, les fugitifs n'eurent plus qu'une idée, celle de se venger de la faiblesse & de la trahison du roi de Bourgogne. Ils résolurent, à l'unanimité, de prévenir Hermengarde & d'offrir eux-mêmes, par la voie de l'archevêque Lambert, la couronne à Hugues, le puissant & habile comte des Provençaux. Le royaume d'Italie était le but où tendaient, de longue main, les manœuvres de ce prince; déjà même il avait tenté d'y pénétrer à la tête d'une armée considérable, mais comme son heure n'était pas encore venue, il avait été repoussé & mis en fuite par Bérenger.

Abusé par Hermengarde, abandonné de ses derniers partisans, Rodolphe n'était plus en état de triompher de ses sujets rebelles. Il ne lui restait qu'une ressource, c'était de repasser en Bourgogne & d'y faire appel à la valeur de son beau-père, le duc de Suabe. Il n'avait point vainement compté sur le vieux guerrier qui, rassemblant aussitôt ses troupes, rentre avec son gendre en Italie. Ils étaient arrivés à Ivrée sans rencontrer le moindre obstacle, lorsque Burchard dit à Rodolphe: « Je crois qu'il conviendrait que

« je me rendisse à Milan à titre d'ambassadeur, « afin de profiter de l'occasion pour reconnaître « la place & savoir quelles sont les dispositions « des habitants. » Il se mit en route, &, comme il approchait de Milan, avant d'y entrer il se détourna sous prétexte d'aller faire ses prières à l'église du bienheureux martyr saint Laurent, mais au fond, dans un tout autre but. On raconte, en effet, que la position de cette église lui avait paru si favorable, qu'il avait résolu de la transformer en une citadelle propre à tenir en bride, non-seulement la ville de Milan, mais une bonne partie de l'Italie. Ses prières ou ses observations terminées, le duc revenait à cheval le long des murs de la ville lorsque, s'adressant dans sa langue maternelle, c'est-à-dire en allemand, à ses gens, il leur dit: « Si je ne réduis pas tous ces Italiens à « ne se servir que d'un seul éperon, & à ne che- « vaucher que d'ignobles cavales, je veux perdre « mon nom & ne plus m'appeler Burchard. La « solidité & la hauteur de ces murailles qui les « rendent si fiers, je n'en fais pas plus état que « de rien, car ma javeline saura bien voler jus- « qu'à eux & les renverser morts du haut en « bas. » Il parlait ainsi dans la conviction qu'il ne se trouvait là personne de ses ennemis qui entendît sa langue; mais, par malheur pour lui, ses paroles furent comprises d'une espèce de mendiant auquel on ne ne faisait pas attention, & qui n'eut rien de plus pressé que d'aller les rapporter mot

pour mot à l'archevêque Lambert. Celui-ci était trop habitué à la dissimulation pour en faire froide mine à Burchard; il l'accueillit au contraire de la manière la plus honorable; il poussa même la prévenance jusqu'à l'inviter à courre un cerf dans son parc, faveur qu'il n'accordait qu'à ses plus nobles & plus intimes amis. Lambert, durant ce temps-là, ne cessait de presser tous les barons du voisinage de profiter de l'occasion pour se défaire d'un aussi rude adversaire, & il ne cessa de le retenir que lorsqu'il les jugea réunis en assez grand nombre pour en venir à bout. Il arriva donc que Burchard ayant quitté Milan, se rendit le même jour à Novare. Il y passa la nuit, & le lendemain, à la pointe du jour, il prenait la route d'Ivrée, lorsque les phalanges italiennes sortant de leur embuscade fondirent sur lui. L'historien auquel nous empruntons ce honteux récit, prétend que Burchard, en cette occasion, ne montra pas son courage ordinaire, & qu'au lieu de marcher contre ses adversaires, il chercha son salut dans la fuite. Il y a lieu de croire que le duc de Suabe reconnaissant qu'il lui était impossible, avec sa faible escorte, de résister à ce que Luitprand appelle les phalanges italiennes, voulut essayer de regagner Novare. Mais, selon la sentence de Job, continue l'auteur....

Le cheval de Burchard étant tombé, il fut précipité dans les fossés de la ville & y perdit la vie, percé de mille coups par ceux que Luitprand décore

fort à propos du nom poétique d'Ausoniens. Ses gens voyant qu'il ne leur restait pas d'autre ressource, cherchèrent un asile dans l'église du saint confesseur Gaudence, mais les *Ausoniens* enflammés & indignés des menaces de Burchard, enfoncèrent les portes & massacrèrent jusque sur l'autel même tous ceux qu'ils y trouvèrent.

L'auteur contemporain de la vie de sainte Wiborade, recluse à Saint-Gall & martyrisée par les Hongrois au commencement du X^e^ siècle, raconte que ce duc Burchard se livrant à de continuelles exactions envers les moines de l'abbaye, avait été averti par la sainte qu'il ne devait pas compter sur une longue vie s'il ne restituait pas au monastère de Saint-Gall tout ce dont il s'était injustement emparé. Touché de ces remontrances, le duc avait promis de s'amender, mais il n'en avait rien fait, & sur le point de partir pour l'Italie, il s'était contenté de prescrire à sa femme la restitution d'une faible partie des objets enlevés, s'il ne revenait pas vivant de son expédition. Il partit donc à la tête de ses troupes; mais, tandis qu'il ne songeait qu'à réduire le pays sous sa puissance & à surprendre les autres, il devint lui-même victime de la perfidie des Italiens. Emporté par son cheval, il tomba dans une fosse préparée pour sa chute, & termina misérablement sa vie par cet accident inattendu.

Le second de ces récits ne fait que confirmer le premier; mais il n'en est pas moins curieux

d'examiner la différence des idées qui animaient chacun des deux écrivains, le rhéteur lombard & le légendaire allemand.

Frodoard affirme que les fils de Berthe prirent une part active au meurtre du beau-père de Rodolphe. Il n'y a rien d'étonnant à cela, puisque Guy & Lambert n'étaient pas moins intéressés qu'Hermengarde au triomphe de la cause de Hugues, leur frère utérin.

Rodolphe, à cette nouvelle, se hâta d'abandonner l'Italie pour regagner la Bourgogne, laissant à l'inconstance des Italiens le soin de le rappeler. Pendant ce temps-là, son heureux compétiteur, Hugues, comte des Arlésiens ou des Provençaux, s'empressait d'arriver en Italie par la mer de Toscane. A peine était-il débarqué à Pise, qu'il y reçut un envoyé du pape Jean, suivi bientôt des envoyés de tous les princes de l'Italie qui l'invitaient à venir régner sur eux. Proclamé roi d'un consentement unanime dans une diète qui se tint peu de temps après à Pavie, il est couronné à Milan par l'archevêque Lambert. Il se rend ensuite à Mantoue où le pape vient à sa rencontre, & fait avec lui une alliance dont il est facile d'expliquer le motif. A peine roi d'Italie, Hugues tournait déjà vers la couronne impériale ses ambitieux regards, tandis que Jean cherchait un protecteur qui le tirât de l'esclavage où le retenaient Guy, duc de Toscane, & sa femme Marozie.

La politique de Hugues ne se borna pas à cette alliance; il résolut d'en contracter avec tous les princes dont il avait quelque chose à craindre ou à espérer. Il envoya des ambassadeurs, porteurs de riches présents, à Romain, empereur de Constantinople, &, connaissant la passion avec laquelle Henri, roi de Germanie, recherchait les saintes reliques, il lui fit offrir tout ce qu'il put trouver de plus précieux en ce genre.

Toute l'habileté de Hugues ne le mit point cependant à l'abri des conspirations; mais s'il ne les prévint pas, il sut du moins réprimer adroitement celle qu'avaient formée contre lui les deux principaux juges ou podestats de Pavie. Il feignit de céder aux demandes des conjurés, & en les endormant par des promesses, il parvint à s'emparer de leurs chefs. Il se contenta de faire trancher la tête à l'un; mais l'autre eut les yeux crevés & la langue coupée pour avoir mal parlé du roi. Toutes leurs richesses furent distribuées à ceux qui s'étaient aidés à les faire tomber dans le piége. La crainte qu'inspira cette exécution ne s'arrêta pas dans les murs de Pavie, elle courut par toute l'Italie & le respect entra dans l'âme de ceux-là même qui s'étaient habitués à traiter légèrement les derniers rois. Hugues profita de cette disposition des esprits pour assurer le trône dans sa famille & se garantir, autant que possible, de l'inconstance des Italiens. Il obtint de la diète

générale que son fils Lothaire, encore fort jeune, serait associé à sa couronne.

Nous avons dit que le pape Jean X avait recherché l'alliance de Hugues contre Guy, duc de Toscane, & sa femme Marozie qui, maîtres de Rome, foulaient aux pieds tous les droits de la papauté. Cette démarche ne servit qu'à réveiller la haine de ses ennemis, & l'infortuné pontife, plongé dans une prison, ne tarda pas à y trouver la mort. Le saint siége fut successivement occupé par deux créatures de Marozie, & devint enfin, l'an 931, le partage de son fils puîné, Jean XI, âgé tout au plus de vingt-cinq ans.

Cependant le duc de Toscane était mort, & Marozie, décidée à consolider le pouvoir dans sa personne par un troisième mariage, fit offrir sa main au roi d'Italie. Hugues l'accepta sans être arrêté par l'inceste qu'il allait commettre en épousant la veuve de son frère utérin. Tous les moyens lui semblaient bons pour arriver à la couronne impériale; mais il ne la trouva pas dans Rome comme il l'avait espéré. Marozie avait eu, de son premier mariage avec Albéric, marquis de Spolète, deux fils, Albéric & Jean XI. Le premier, dans la force de l'âge, subissait à regret l'autorité qu'il voyait un étranger s'arroger dans la ville de Rome. Un jour que par les ordres de sa mère il donnait à laver à son beau-père, il s'acquitta si négligemment de ce devoir que le roi, perdant patience, lui donna un soufflet. Furieux d'une

pareille correction, Albéric s'échappe du palais, rassemble le peuple & lui adresse ce discours: « Il faut que Rome soit tombée bien bas, puisque « cette ville est réduite à obéir à une courtisane « incestueuse & aux anciens esclaves des Ro- « mains, les Bourguignons. Si cet homme, nou- « vellement arrivé parmi nous, n'a pas craint de me « frapper à la face, moi, son beau-fils, que « devez-vous attendre de lui, lorsque le temps « aura consolidé son pouvoir? Si vous ignorez « l'orgueil & la gloutonnerie de ces Bourguignons, « que la signification de leur nom vous apprenne, « du moins, ce qu'ils sont. C'est un ramas d'es- « claves enlevés par vos pères dans l'univers « vaincu & parqués par eux autour de la ville « dans des habitations dont leur insolence les fit « bientôt chasser; &, comme dans leur langue « on appelle *bourg* un assemblage de maisons « sans murs d'enceinte, les Romains les appe- « lèrent *Bourguignons*, c'est-à-dire chassés des « bourgs. Au reste, leur nom naturel est gaulois : « *Allobroges*; mais moi, je les nomme à bon « escient Bourguignons, comme qui dirait: *Gur-* « *gulions*, soit parce qu'ils croient se donner de « l'importance en tirant leurs paroles du fond de « la gorge, soit encore mieux parce que, dans « leur voracité, ils ne songent qu'à la remplir. »

Les esprits s'enflamment; le peuple court aux armes, & le château Saint-Ange est assiégé avant que Hugues ait eu le temps d'y faire entrer des

troupes. La peur le saisit, &, la nuit même, s'étant fait descendre hors des murs de la ville que joignait la citadelle, il courut rejoindre son armée & reprit avec elle le chemin de la Lombardie. Ce fut là tout le fruit que Hugues retira de cette honteuse & criminelle union. Le peuple romain, las d'être tyrannisé par une femme, choisit Albéric pour le gouverner en qualité de patrice & de consul. Il fait mettre sa mère dans un couvent, donne des gardes à son frère le pape Jean XI, & règne en maître absolu dans Rome, tandis que Hugues se voyait obligé de remettre sa vengeance à des temps plus heureux.

L'année suivante, l'espoir de laver son affront & de recouvrer ce qu'il avait perdu, ramena ce prince sous les murs de la ville à la tête d'une armée nombreuse. Mais il lui fallut se contenter du pillage & de la dévastation de la campagne, sans pouvoir y pénétrer.

Le caractère belliqueux & entreprenant de Lambert, devenu marquis de Toscane, l'an 929, après la mort de Guy, son frère, donnait de l'ombrage à Hugues qui le regardait comme un dangereux prétendant à la couronne d'Italie. Boson, frère consanguin de Hugues, s'efforçait d'autant plus d'animer sa défiance, qu'il convoitait lui-même ardemment le marquisat de Lambert. Voici quel fut le résultat de leurs combinaisons machiavéliques, s'il nous est permis de nous servir d'une expression qui manquait encore à la politique italienne.

Le roi fit publier une déclaration portant que Guy & Lambert n'étaient point les fils d'Adelbert, marquis de Toscane, mais des enfants supposés par sa mère Berthe pour s'assurer d'un appui après la mort de son mari; &, en conséquence, il fit enjoindre à Lambert de ne plus se permettre à l'avenir de prendre le titre de son frère. Cette imposture tendait à un double but : le premier d'absoudre Hugues de son inceste avec Marozie; le second, d'atténuer le blâme de l'attentat qu'il projetait.

Lambert répondit à ce désaveu par des paroles grossières; & comme il était aussi brave qu'emporté, il offrit, selon l'usage du temps, de prouver sa naissance par un duel. Hugues s'empressa d'accepter cette téméraire proposition, mais l'événement ne répondit pas à son espoir. Lambert tua le champion qui lui fut opposé, & l'Italie entière applaudit au jugement de Dieu. L'irritation du roi n'en fut que plus vivement excitée, & dans la crainte que Lambert ne se portât aux derniers excès, il le prévint habilement en s'emparant de sa personne. Boson fut investi du marquisat de Toscane, pendant que l'infortuné Lambert, privé de la vue, languissait pour le reste de sa vie au fond d'un cachot.

Personne ne se laissa tromper par les allégations mensongères de Hugues, & l'indignation produite par ses excès fut telle, que les Italiens songèrent de nouveau à rappeler le roi de Bourgogne. Hugues se hâta de conjurer l'orage dont il était menacé en

traitant avec son rival. Il lui céda toutes les provinces qu'il occupait en Gaule avant son avénement à la couronne; Rodolphe, en retour, promit & jura de ne jamais remettre le pied en Italie.

Les historiens modernes ont beaucoup varié dans l'interprétation de ce traité dont ils ne nous semblent pas avoir compris le sens. Hugues ne se dépouilla en faveur de Rodolphe que de la souveraineté & des droits régaliens dont il s'était emparé depuis l'aveuglement ou la mort de l'empereur Louis; mais il se réserva tous les biens, domaines, villages & châteaux qu'il possédait à titre personnel dans les provinces composant l'ancien royaume de la Bourgogne cisjurane. Lorsque nous aurons donc, par la suite, occasion de voir ce prince disposer de telle portion de biens, soit dans le comté d'Arles, soit dans celui de Vienne, il serait fort indiscret d'en conclure qu'il s'était réservé l'un ou l'autre de ces comtés. Hugues ne faisait qu'affecter à telle destination que bon lui semblait les biens particuliers qu'il avait conservés dans les provinces soumises jadis à sa domination.

Les princes de l'Italie, déchus des espérances qu'ils avaient mises en Rodolphe & n'ayant rien à attendre du roi de Germanie que Hugues avait séduit par ses présents, s'adressèrent à Arnoul, duc de Bavière & de Carinthie. Ce prince n'avait garde de refuser l'offre d'une couronne qu'il avait poursuivie au péril de sa vie en Germanie. Il entre

en Italie par la vallée de Trente & parvient jusqu'aux portes de Vérone qui lui sont ouvertes par le comte Milon & l'évêque Rathier. Hugues, à cette nouvelle, rassemble ses troupes & marche en toute hâte contre son ennemi. Un combat s'engage entre les Italiens & une partie de la cavalerie des Bavarois, qui sont défaits si complétement qu'à peine il s'en échappe un seul. Intimidé par cet échec, Arnoul regagne son pays & Hugues rentre sans obstacle dans Vérone. On ignore la vengeance qu'il tira de la trahison du comte Milon; mais, pour Rathier, contre lequel il avait plus d'un grief, il le fit emmener à Pavie où il le tint pendant plus de deux ans enfermé dans une tour. Cet évêque, aussi fameux par ses aventures que célèbre par son savoir, mit à profit les loisirs de sa captivité pour composer un livre parvenu jusqu'à nous, et dans lequel, sous des emblêmes & des noms supposés, il dépeint sa famille, sa condition, ses souffrances & son persécuteur.

L'espoir d'un meilleur succès ramena de nouveau le roi d'Italie sous les murs de Rome; mais, obligé de reconnaître qu'il ne pourrait y entrer par la force, il recourut à ses artifices habituels. Il offrit à Albéric la main de sa fille Alda, sœur germaine du roi Lothaire, comme gage d'une réconciliation complète. Mais il avait affaire à un homme non moins avisé que lui. Albéric accepta la princesse pour épouse, mais ne laissa point entrer son beau-père dans Rome & se tint si bien sur

ses gardes qu'il mit toutes ses ruses en défaut.

Nous avons raconté les indignes moyens à l'aide desquels Boson était arrivé à supplanter & à perdre Lambert, marquis de Toscane. Il ne tarda pas, à son tour, à devenir la victime des basses passions de son frère. Boson avait épousé la fille d'un seigneur de Bourgogne, nommée Willa, si honteusement travaillée de l'amour de l'argent qu'elle ne reculait devant aucun moyen pour en amasser. Soit que ses trésors excitassent la convoitise de Hugues, soit que Boson eût réellement tramé quelque complot contre lui à l'instigation de sa femme, le roi le fit arrêter & jeter dans une prison où l'on n'entendit plus parler de lui. Pour Willa, il donna ordre de la reconduire dans son pays; mais, avant son départ, il la fit fouiller si soigneusement & dépouiller avec tant d'indécence de ses derniers bijoux, qu'il ne resta plus de doute sur les indignes motifs de sa violence envers son frère & sa belle-sœur.

Boson ne laissa point de fils, mais quatre filles seulement, dont l'une, portant aussi le nom de Willa, épousa dans la suite Bérenger II, roi d'Italie, « & se chargea du soin de prouver « que sa mère n'était pas la plus méchante « des femmes. »

Nous reviendrons au roi de Bourgogne que nous n'avons abandonné aussi longtemps que pour ne pas interrompre un récit chargé d'événements. On n'en rencontre pas autant dans la suite de l'histoire

de Rodolphe, & il est probable que ses sujets n'en furent que plus heureux. Toujours est-il que, sans avoir recours aux moyens violents de son rival, il sut joindre une nouvelle province à ses vastes états. Voici, d'après Luitprand, comment la chose arriva :

« Pendant que Rodolphe régnait en Italie, il « avait reçu en présent d'un seigneur du pays, « nommé le comte Samson, une lance qui passait « pour avoir appartenu au grand Constantin & « être enrichie des clous qui avaient servi au cru- « cifiement de Notre-Seigneur. Henry, roi de « Germanie, regardant cette inestimable relique « comme un gage assuré de la protection céleste « contre ses ennemis visibles & invisibles, la désira « vivement. Il envoya des ambassadeurs, exprès, « au roi de Bourgogne, chargés de lui offrir en « échange tout ce qu'il demanderait; mais celui-ci « répondit que rien ne pourrait l'engager à s'en « dessaisir. La passion que Henry avait conçue « pour la sainte lance était si violente qu'à l'offre de « ses présents il fit succéder les menaces. La piété « plus éclairée de Rodolphe le porta à ne pas « souffrir que ce signe de l'alliance du ciel avec la « terre fût une occasion de discorde entre les « chrétiens. Il céda la lance au roi de Germanie, « qui ne se contenta pas de le combler des « plus riches présents, mais poussa la reconnais- « sance jusqu'à lui remettre une bonne partie « du duché de Souabe. »

L'évêque de Crémone fait trop d'honneur, ce nous semble, à la dévotion du roi de Germanie, en assurant qu'il paya une relique au prix d'une province. Il suffit pour cela de se rappeler quels étaient les droits héréditaires de Rodolphe sur le duché de Souabe, en sa qualité de membre de la maison des Welphes. Ajoutez à ces droits les prétentions qu'il avait à faire valoir sur les biens de Burchard, du chef de sa femme Berthe, & il sera facile de comprendre les raisons politiques qui obligèrent Henry à transiger avec un ennemi dangereux. Il remit à Rodolphe la partie de la Souabe limitrophe de ses états de Bourgogne, &, sans perdre un allié, il trouva le moyen d'affaiblir d'autant la puissance du nouveau duc, auquel il donnait le reste de la province. Rodolphe, de son côté, reculait les limites de son royaume sans courir de nouveau les risques de la guerre qu'il avait assez éprouvés dans ses campagnes d'Italie.

Ces princes n'avaient donc tous deux qu'à gagner à un accommodement, & si la sainte lance figura dans la transaction, ce fut plutôt à titre d'accessoire que de principal. Au surplus, il est probable que cette acquisition d'une partie du duché de Souabe ou d'Alemanie donna sujet à Rodolphe d'ajouter à ses qualités celle de roi des Allemands, *Rex Alamannorum*, que ses successeurs ont souvent prise dans leurs chartes.

Nous avons vu que ce prince avait été fort adonné à la luxure & que même, s'il faut en croire Fro-

doard, il s'était uni à une autre femme du vivant de la première ; mais il paraît qu'il s'amenda plus tard, & qu'il termina si pieusement sa vie que les historiens ecclésiastiques de la Suisse lui ont donné place parmi les saints.

D'après le cartulaire de Lausanne, Rodolphe, fils du roi Rodolphe, mourut l'an du Seigneur 938 & fut enterré, selon Hermann Contract, dans le monastère de Saint-Maurice d'Agaune dont il avait conservé la jouissance en qualité d'abbé séculier. Les rois de Bourgogne, suivant en cela l'exemple des rois de France, s'étaient emparés des revenus de cette riche abbaye, laissant à des abbés en second ou à des prévôts, le soin de présider à la règle monastique & à l'administration des terres & des choses temporelles.

Rodolphe laissa de Berthe, sa femme, fille de Burchard ou Burckard, duc de Souabe, Conrad, qui lui succéda ; Burchard, évêque de Lausanne & ensuite archevêque de Lyon ; Rodolphe, dont on ne sait que le nom, & une fille, la célèbre Adélaïde, femme en premières noces de Lothaire, roi d'Italie, & en secondes, d'Othon, roi de Germanie & empereur.

Quant à la seconde femme qu'il aurait épousée du vivant de la première, il nous semble que Frodoard aura été induit en erreur par le scandale des amours de Rodolphe en Italie & qu'il aura pris pour sa femme quelqu'une de ses maîtresses. Il n'en reste d'ailleurs aucune autre trace. C'est

également à tort qu'Albéric lui donne pour première femme Emma qui fut réellement la femme de Rodolphe, roi de France, avec lequel la ressemblance de nom l'a fait confondre quelquefois, ainsi que nous l'expliquerons dans le chapitre suivant. Une charte curieuse nous apprend que ce prince savait faire rendre bonne & brève justice à ses sujets :

« Le seigneur & auguste roi Rodolphe étant dans un de ses châteaux, reçut la réclamation d'une femme nommée Bartagia qui se plaignait de ce que Leutard s'était emparé & prétendait injustement retenir des biens situés dans le comté des Equestres, qui devaient revenir du chef de son mari Alteus, à elle & à son fils Alteus. Le seigneur roi, faisant droit à sa requête, donna ordre à ses fidéles Thurumbert, comte, Anselme, comte du pays des Equestres, Hugues, comte du palais, d'examiner & de juger la réclamation dans le premier plaid qu'ils tiendraient en la province. En effet, les comtes Hugues & Anselme s'étant établis en cour de justice à Saint-Gervais, hors des murs de Genève, la susdite femme renouvela ses plaintes contre Leutard. A l'heure même se leva Théodoric. Il dit que cette femme n'ayant point été mariée légalement, ni elle ni son fils adultérin n'avaient aucun droit aux biens dont ils réclamaient l'héritage. Mais la femme Bartagia présenta l'acte que son mari avait fait écrire en sa faveur, comme c'est l'antique usage & dit que ce mariage avait été

conclu par l'intervention de Hugues comte, fils de Ricard, & de Gilbert, son frère germain. On fit venir les témoins, qui furent Plastéof, Macdalbert, Leufredia, Borgon, &c., lesquels requis de jurer par les saintes reliques, dirent que Dieu & les saintes reliques leur fussent en aide, de même si Alteus a légalement épousé cette femme, en sorte que son bien ou les choses qu'il a délaissées soient recueillies par elle ou par son héritier..... Le comte ordonna que les biens reviendraient aux héritiers & leur seraient rendus par la femme Bartagia, & chargea de l'exécution immédiate de ce jugement un de ses officiers qui y assistait.

« Seingd'Anselme comte; seing d'Hugues, comte du palais; seing de Gunspert, &c., & autres en grand nombre. Moi, au nom de Dieu, Maiolus, chancelier, j'ai écrit ce jugement & l'ai daté le mercredi XV des kalendes de février, l'an XV du règne de notre seigneur Rodolphe, roi. »

Voilà tout ce que les monuments anciens nous apprennent de ce prince, de sa vie, de ses alliances & de sa postérité. Nous abandonnons aux historiens modernes la responsabilité de ce qu'ils y ont ajouté.

Les chroniques lui donnent différents titres : roi de la Gaule cisalpine, roi du Jura, roi de la Gaule jurane & cisalpine, roi des Bourguignons, roi de Bourgogne. Gaule cisalpine ne doit s'entendre que par extension de la Gaule jurane qui désigne le pays dont s'était emparé le premier Rodolphe &

que son successeur étendit au-delà de ses premières limites.

Nous avons vu que le désir de se rendre maître de Rome avait amené deux fois le roi Hugues sous les murs de cette ville. Il y reparut encore plusieurs fois à la tête de ses armées, sans plus de succès; mais l'histoire ne dit pas s'il profita du moins de l'occasion pour réclamer sa femme Marozie & la délivrer de la prison où la détenait son fils Albéric. On ignore l'époque de la mort de cette femme, mais on doit supposer qu'elle n'existait plus en 937, lorsque Hugues partit pour la Bourgogne dans le dessein d'épouser la veuve de Rodolphe. On voit que les mariages jouaient un rôle important dans la politique de ce prince & que se marier était pour lui une manière de négocier. Cette fois, il ne s'agissait pas seulement de lui, & le père & le fils épousèrent en même temps la mère & la fille. Ce double mariage se fit l'an 938, ainsi que l'établit un diplôme signé des deux princes. Il proclame le futur mariage de Lothaire avec la princesse Adélaïde, fille du roi Rodolphe, de glorieuse mémoire, & lui assigne en dot cinq maisons royales & trois abbayes en Italie, formant avec leurs dépendances 4580 *mansi* ou fermes rurales. Cette constitution est faite & donnée au palais de Colombier en Bourgogne, l'an 938, douzième du règne de Hugues & septième du règne de Lothaire. Cette charte est parfaitement d'accord avec ce passage de Constantin

Porphyrogénète, où il est dit qu'après la mort de Rodolphe, roi de Bourgogne, le roi Hugues se rendit en Bourgogne, prit à femme Berthe, veuve de ce prince & donna sa fille Adélaïde en mariage à son fils Lothaire qui règne *maintenant* en Italie.

Luitprand ajoute que ce mariage ne fut pas approuvé de ceux qui estiment que le fils ne peut épouser sans crime la fille de la femme de son père. Dans tous les cas il ne fut pas heureux pour Berthe qui trouva le palais de son mari rempli de concubines & devint bientôt l'objet du mépris & de la haine de ce prince débauché. Elle se retira dans la Bourgogne & continua de prendre part au gouvernement du pays pendant la minorité & l'absence de son fils. Le souvenir de sa domination toute maternelle vit encore dans les dictons populaires, & c'est à elle que s'adressent les regrets de ceux qui se rappellent le temps *où la reine Berthe filait.*

La politique seule avait présidé à l'union de Hugues, & il s'attendait sans doute à en recueillir les fruits, c'est-à-dire à régner en Bourgogne sous le nom du jeune Conrad ; mais il fut prévenu dans ses desseins par les seigneurs auxquels Rodolphe en mourant avait confié son fils. Ils n'hésitèrent pas à le soustraire à la dangereuse tutelle de son beau-père pour le confier à la loyauté du roi de Germanie Othon I^er^. Celui-ci se déclara le protecteur de l'enfant & confia le gouvernement de ses Etats à des mains sûres et fidèles.

Chaque prince qui paraissait s'élever au-dessus des autres était pour Hugues un rival dont il lui importait de traverser les desseins à tout prix. On remarquait alors en Italie deux frères, Bérenger & Anscar, fils d'Adelbert, marquis d'Ivrée, mais nés chacun d'une mère différente. Bérenger était fils de Gisla, fille de l'empereur Bérenger & première femme d'Adelbert; Anscar avait pour mère Hermengarde, fille d'Adelbert, marquis de Toscane, & de Berthe, propre mère de Hugues, seconde femme du marquis d'Ivrée. Bérenger passait pour un esprit fin & délié; Anscar, pour un homme prêt à tout oser. Aussi était-il fort redouté de Hugues, qui le soupçonnait vivement de vouloir le tuer pour s'emparer de sa couronne. Sur ces entrefaites, Théobald, marquis de Spolète & de Camerino, étant venu à mourir, Hugues choisit Anscar pour le remplacer, dans l'espoir que l'éloignement de ce dangereux personnage le mettrait à l'abri de ses entreprises; mais, instruit qu'Anscar ne ménageait pas davantage ses propos, il résolut de se défaire de cet ingrat parent. Il chargea de cette mission un Bourguignon nommé Sarlion, auquel il promit en récompense la succession d'Anscar. Celui-ci n'eut garde de refuser, &, comme il avait épousé la veuve du précédent marquis de Spolète, il lui fut facile de faire révolter les habitants du pays. On en vint aux mains & Anscar, accablé par le nombre, périt à la grande satisfaction du roi Hugues. Restait Bérenger, son

frère, contre lequel il n'avait pas de moindres griefs. Cette fois, il jugea plus à propos de dissimuler sa haine sous une bienveillance affectée & prit secrètement ses mesures pour lui faire crever les yeux à son arrivée à Pavie; mais cette résolution fit horreur à son fils Lothaire, jeune prince, dit Luitprand, qui ne comprenait pas ses véritables intérêts & nè prévoyait pas l'avenir qu'il se préparait à lui-même. Il fait secrètement avertir des intentions de son père, Bérenger qui se hâte de franchir le mont Joux & de chercher un refuge en Allemagne. Willa, sa femme, & nièce de Hugues, le suit par un autre chemin &, sur le point d'accoucher, traverse à pied les montagnes. Othon, roi de Germanie, accueillit Bérenger avec bienveillance & refusa noblement toutes les offres & les propositions que Hugues lui fit adresser par ses ambassadeurs. « Je ne suis point, leur répondit-il, l'ennemi de votre maître; mais Bérenger, et quiconque la réclame, a droit à ma protection. Loin d'accepter ses trésors, je mettrais les miens à sa disposition s'ils pouvaient servir à leur réconciliation. »

Pendant ce temps-là les Sarrasins qui, depuis plusieurs années, s'étaient établis au Fraxinet, sur les côtes de Provence, désolaient le pays et poussaient leurs ravages jusqu'en Italie. Hugues comprit, à la fin, qu'il était de son devoir d'aller chercher & de détruire ces barbares dans leur repaire. Mais il ne suffisait pas pour cela de les

attaquer par terre, il fallait aussi tenir la mer, brûler leurs navires & les empêcher de recevoir des vivres & des secours de l'Espagne. Le roi d'Italie dut, en conséquence, s'adresser à la seule nation chrétienne qui eût alors une flotte à sa disposition. Ses ambassadeurs partirent pour Constantinople avec mission d'intéresser à cette sainte expédition l'empereur romain, & d'obtenir de lui des vaisseaux munis de cette substance meurtrière connue sous le nom de feu grégeois. L'empereur répondit qu'il était prêt à accorder au roi tout ce qu'il lui demandait, mais à la condition qu'il donnerait une de ses filles en mariage à son neveu Constantin. Hugues reçut le message & s'empressa de répondre à son tour qu'il n'avait point de fille née d'un légitime mariage, mais que si l'empereur voulait des filles de ses concubines, il en avait une de la plus rare beauté à offrir à son neveu. Comme chez les Grecs on ne regarde point à l'extraction de la mère, mais uniquement à celle du père, la proposition fut agréée & sur-le-champ les ordres furent donnés pour que les vaisseaux pourvus de feu grégeois missent à la voile. Hugues, à la tête de son armée, se dirigea sur le Fraxinet, pendant que la flotte grecque arrivait par mer devant la place. Tous les navires des Sarrazins furent brûlés par cette substance incendiaire, & les barbares, forcés par le roi dans leur retraite, furent contraints de se réfugier sur une montagne voisine qui a conservé le nom de Puy-More.

C'en était fait des Sarrazins, s'ils n'eussent été sauvés par la détestable politique de Hugues. Ce que ce prince craignait par-dessus tout, c'était de voir Bérenger fondre sur l'Italie avec les troupes qu'il lui était si facile de tirer de la France & de l'Allemagne. Il réfléchit, congédia les Grecs & conclut avec les Sarrazins un traité par lequel ils s'engagèrent à fermer par tous les moyens possibles l'entrée de l'Italie aux armées de Bérenger. Enhardis par cette complicité d'un roi puissant, les infidèles se crurent maîtres à jamais du pays. Les uns formèrent des établissements dans les vallées & se mêlèrent par des mariages aux habitants de la contrée; les autres continuèrent d'occuper les défilés des montagnes & de rançonner ou de massacrer les voyageurs. Et entr'autres, le nombre des pèlerins dont ils répandirent le sang est si grand, que celui-là seul le connaît qui a inscrit leur nom au livre de vie.

A l'époque où Bérenger s'était enfui de l'Italie, il avait emmené avec lui un seigneur du pays, nommé Amédée, de bonne famille, & qui, la suite le prouvera, ne le cédait à Ulysse, ni en subtilité ni en audace. Voyant que le roi Othon, retenu par ses affaires ou gagné par les présents de Hugues, ne s'occupait guère du rétablissement de Bérenger, il alla trouver ce prince & lui dit: « Vous n'ignorez pas, seigneur, combien est insupportable aux Italiens la domination de Hugues, qui dispose, à leur détriment, de toutes les dignités en faveur

de ses bâtards ou des Bourguignons ; et vous devez savoir que, s'ils ne se révoltent pas, c'est uniquement parce qu'ils manquent de chef. Je crois qu'il serait à propos d'envoyer quelqu'un des nôtres, sous un déguisement, pour s'enquérir de leurs dispositions & prendre, en conséquence, une résolution. » Bérenger lui répondit que personne n'était plus en état que lui-même de se charger de cette mission. Amédée ayant donc changé de vêtements, se joignit à une de ces caravanes de pauvres que chaque année la dévotion conduit à Rome, & sous ce prétexte parvint à avoir accès auprès des personnages les plus importants de l'Italie & à savoir ce que chacun avait au fond du cœur. Il avait soin de ne jamais se montrer sous le même déguisement & de paraître aux uns noir, aux autres blanc ou couvert de taches. Mais il eut beau faire, il ne put éviter que le bruit de sa présence en Italie n'arrivât aux oreilles du roi. Loin de s'effrayer des poursuites dont il était l'objet, Amédée poissa sa belle et longue barbe, noircit sa chevelure blonde, se défigura, & prit si bien l'air d'un infirme qu'il osa, presque nu, aller s'asseoir parmi les pauvres que le roi faisait manger devant lui, qu'il en reçut des vêtements pour cacher sa nudité & ne perdit pas une parole de ce que ce prince disait de lui-même & de Bérenger. Après s'être instruit de cette manière des sentiments de l'Italie, il ne songea plus qu'à la retraite; mais sachant les ordres qu'avait donnés le roi de ne

laisser passer personne sans l'examiner soigneusement, au lieu de revenir par le même chemin, il gagna des passages à peine frayés & dépourvus de gardiens, qui le conduisirent heureusement au terme de sa mission.

Vers le même temps (944), Hugues parvient, moyennant dix boisseaux de pièces de monnaie, à faire retirer les Hongrois qui étaient de nouveau entrés dans l'Italie. Il traita avec eux, prit des otages & s'engagea, de son côté, à leur fournir des guides pour les conduire en Espagne. Mais au bout de trois jours de marche, dans des pays arides & difficiles, ces barbares craignant de périr de soif, tuèrent les guides que le roi leur avait donnés, & au lieu de se diriger sur Cordoue, revinrent, en toute hâte sur leurs pas. Ils continuèrent leurs ravages en Italie, & Hugues en fut pour ses pièces de monnaie, dans lesquelles, au surplus, il avait eu soin de faire entrer plus de cuivre que d'argent.

Hugues régnait en Italie depuis dix-huit ans, & semblait avoir conjuré, par sa politique, l'inconstance des Italiens. Mais ses traités avec les Hongrois, ses exactions, ses cruautés, avaient soulevé trop d'inimitiés pour qu'il ne finît pas par succomber sous le poids de la haine générale. Bérenger instruit par son émissaire des dispositions du pays, n'hésita pas à quitter la Suabe pour tenter une descente en Italie à la tête d'un petit nombre de soldats. Il alla se présenter devant une forteresse qui défendait la vallée de Trente & dont

la garde était confiée à Adhelard, clerc de Manassez, archevêque d'Arles & envahisseur des évêchés de Vérone, de Trente & de Mantoue. Ce Manassez, qui scandalisa l'Eglise par son ambition & sa simonie, était le neveu de Hugues, fils de sa sœur Teutberge, mariée à un seigneur bourguignon nommé Warnier ou Garnier. Non content de l'archevêché d'Arles qu'il avait obtenu par la faveur de son oncle, alors simple comte des Provençaux, il le suivit lorsqu'il fut appelé à régner en Italie, dans l'espérance d'accroître sa fortune aux dépens des églises de ce pays. En effet, Hugues, persuadé qu'il assurait sa puissance en remettant aux mains de ses parents les principaux bénéfices de la couronne, lui donna, ou plutôt livra à sa rapacité, contre toute raison & justice, les évêchés de Vérone, de Trente & de Mantoue. Ce n'était point encore assez; Manassez voulut y joindre le gouvernement du marquisat de Trente, sans craindre de cesser d'être évêque en devenant homme de guerre. Arrangeant à sa guise l'histoire ecclésiastique, il prétendait même justifier cette pluralité d'évêchés par un illustre exemple. « Aucun de ceux qui ont « lu les Actes des apôtres, disait-il, n'ignore que « saint Pierre avait laissé le siége d'Antioche pour « celui de Rome, qui l'emportait alors sur toutes « les villes du monde, & que là, en qualité de « chef de l'Église, il avait confié à saint Marc « l'Évangéliste le siége d'Antioche, sans préjudice « de celui d'Aquilée qu'il reçut l'ordre de fonder,

« & de celui d'Alexandrie où il ne tarda pas à « passer. » Quoi qu'il en soit de l'érudition de l'archevêque Manassez, son ambition insatiable fut la principale cause de la chute de son oncle.

Bérenger, que nous avons laissé devant une forteresse qui commandait l'entrée de la vallée de Trente, reconnaissant qu'il lui était impossible d'emporter la place de vive force, résolut de tenter la convoitise du serviteur de l'archevêque. Il fit demander une entrevue à Adhélard & lui dit: « Si vous pouvez me livrer cette forteresse & gagner à ma cause votre maître Manassez, je m'engage par serment à lui donner l'archevêché de Milan, & à vous celui de Côme, dès que je serai sur le trône.» Adhélard s'acquitta de la commission auprès de Manassez, qui non-seulement livra la forteresse à Bérenger, mais encore se mit à remuer toute l'Italie en sa faveur.

La nouvelle du retour de ce prince réveilla l'affection de ses anciens partisans, parmi lesquels figurait en première ligne le comte Milon. Hugues, se méfiant avec raison de ce seigneur, le faisait secrètement observer; mais celui-ci feignit de ne pas s'en apercevoir, & à la suite d'un repas prolongé fort avant dans la nuit, il profita du sommeil de ses gardiens pour s'échapper & gagner Vérone dont il ouvrit les portes à Bérenger. Son exemple fut suivi par Guy, évêque de Modène, qu'entraîna le don de la riche abbaye de Monantola. Dès que Hugues fut averti de cette nouvelle défection,

il rassembla ses troupes & vint assiéger l'évêque dans son château de Vignola; mais, pendant qu'il est arrêté devant cette forteresse, Bérenger, sur l'invitation de l'archevêque Arderic, sort de Vérone pour entrer dans Milan. Hugues, la mort dans le cœur, se retire à Pavie. Tous les seigneurs d'Italie l'abandonnent & se pressent d'accourir auprès de Bérenger. Ce prince, d'autant plus libéral qu'il ne possédait rien encore, accorde tout ce qu'on lui demande, fiefs & gouvernements. Hugues, dans la crainte que Bérenger ne profitât de ce premier enthousiasme pour se faire proclamer roi, prend le parti d'envoyer son fils Lothaire à Milan. Il lui recommande de s'adresser, non au seul Bérenger, mais à l'assemblée générale des seigneurs, & de leur exposer qu'il y aurait de l'injustice à rendre responsable des fautes de son père, un jeune homme qui ne demande qu'à se conduire par leurs conseils. Et, sortant de Pavie, aussitôt après le départ de son fils pour Milan, Hugues s'apprête à se retirer en Bourgogne, avec tous ses trésors; mais il arriva que les seigneurs réunis en diète générale dans la cathédrale de Milan, furent touchés de pitié à la vue du jeune Lothaire attendant leur décision, prosterné au pied de la croix. Ils le relevèrent, le proclamérent roi & envoyèrent des messagers à Hugues pour l'assurer de leur soumission. C'était un leurre de l'invention de Bérenger, qui craignait de voir Hugues sortir de l'Italie pour y rentrer bientôt à la tête des troupes que ses immenses

trésors lui procureraient aisément, soit en Bourgogne, soit ailleurs. Hugues consent à rester & cherche à relever son parti en se réconciliant avec son gendre & son ancien ennemi, Albéric, patrice de Rome, auquel il cède toutes ses prétentions sur cette ville, mais il n'y gagna rien. Bérenger s'assurait tous les cœurs par ses profusions, & quoique le père & le fils continuassent à porter le nom de roi, l'autorité réelle demeurait aux mains du marquis d'Ivrée. Il agissait en souverain & disposait à son gré des évêchés, des gouvernements, des bénéfices. De crainte de mécontenter l'archevêque de Milan, qui réclamait pour une de ses créatures l'évêché de Côme, il ne put, selon sa promesse, le donner à Adhélard; mais il l'en dédommagea par l'évêché de Reggio. Nous verrons par la suite ce même Adhélard devenir l'auteur de la chute de Bérenger, que sa propre trahison avait introduit en Italie. Boson, bâtard de Hugues, évêque de Plaisance, & Luitfrède, évêque de Pavie, ne conservèrent leurs siéges qu'à force d'argent, & l'ancien roi dut reconnaître qu'il n'était plus compté pour rien. Il prit habilement ses mesures, &, après avoir recommandé son fils à la foi de Bérenger, il passa rapidement les Alpes avec tous ses trésors.

A peine était-il arrivé en Provence que Raymond, comte & marquis de Rouergue, que Luitprand qualifie de prince des Aquitains, vint le trouver & lui offrit de le ramener en Italie, à la

tête de ses troupes. Hugues accepta volontiers la proposition & fit avec Raymond un traité que celui-ci jura d'accomplir fidèlement, moyennant la somme de mille mines, équivalant à celle de 1560 marcs d'argent. Luitprand assure que les promesses de Raymond apprêtèrent à rire aux courtisans de Bérenger, parmi lesquels il se trouvait alors, non qu'on doutât qu'il ne fût en état de les tenir, mais à cause du peu de cas que l'on faisait de la parole des Aquitains.

Quoi qu'il en soit, la mort ne laissa point à Hugues le temps de mettre à l'épreuve la loyauté de Raymond. Il entra bientôt dans la voie de toute chair, après avoir légué ses immenses trésors & les terres considérables qui lui restaient encore en Provence & en Gothie, à Berthe, sa nièce, fille de son frère Boson, marquis de Toscane, & de sa femme Willa. Elle était alors veuve de Boson, Ier du nom, comte d'Arles, & elle se remaria bientôt à ce même Raymond, marquis de Gothie. Luitprand vante beaucoup la beauté & les grâces de cette princesse; mais il n'épargne guère son mari qui, selon lui, loin de mériter de partager sa couche, n'était pas même digne de recevoir un baiser d'une si belle bouche. Il termine son chapitre par ce trait satirique, sans entrer dans d'autres détails que sa position de secrétaire particulier de Bérenger, marquis d'Ivrée, le mettait plus à portée de donner qu'aucun autre historien. Cependant nous lisons dans la chronique du Mont-

Cassin, composée au XI^e^ siècle par Léon, évêque d'Ostie, que le roi Hugues, déjà avancé en âge & dégoûté du siècle, abandonna le royaume d'Italie à son fils & se retira avec tous ses trésors en Bourgogne ; que là il fit construire à ses frais un magnifique monastère qu'il dédia à saint Pierre, & dans lequel lui-même se fit moine en lui léguant tous ses trésors.

Bouche, historien de Provence, croit que ce monastère était celui de Montmajour d'Arles, construit en effet sous le vocable de Saint-Pierre, & il rapporte à l'appui de son opinion l'épitaphe suivante qu'on y lisait encore de son temps :

Hic requiescit celebrandæ memoriæ magnus que sœculi comtemptor, Hugo, olim monachus hujus sanctæ ecclesiæ cluniacensis, anima ejus requiescat in pace. Amen.

Mais rien ne prouve l'ancienneté de cette inscription, & il est au contraire certain que le monastère de Montmajour n'existait pas encore à cette époque. Il n'y avait qu'une église dédiée à saint Pierre; & la superbe basilique qu'admirent les voyageurs, ne fut élevée qu'en 1016 ou 1017, comme cet historien nous l'apprend lui-même. Des critiques éclairés ont pensé que ce monastère, situé en Bourgogne, & dédié au prince des Apôtres, ne pouvait être que le monastère de Saint-Pierre de Vienne, que Hugues avait relevé de ses ruines, ainsi qu'en rend témoignage une charte antérieure à son avénement au trône d'Italie, & par conséquent,

à l'année 926. Il y est dit que Hugues, humble comte & marquis, considérant la sublimité des honneurs où il était parvenu, non par ses mérites ou ceux de ses parents, mais uniquement par la miséricorde de Dieu, avait résolu de s'en reconnaître, en rétablissant dans son ancienne splendeur l'église de Saint-Pierre, ruinée par la cupidité des mauvais chrétiens & par les ravages des païens. A cet effet, il avait restitué, pour servir à l'habitation des moines, l'abbaye même de Saint-Pierre & une autre église dédiée à saint Marcel, qu'il avait reçue en précaire; il y avait ajouté plusieurs de ses propriétés particulières, afin que le monastère, doté & enrichi, pût librement vaquer au service de Dieu & à ses propres fondations. Il y avait établi, avec l'autorité du vénérable Alexandre, archevêque de l'Eglise de Vienne, un nombre suffisant de moines, pour que, jour & nuit, la clémence divine y fût invoquée, non seulement pour lui mais encore pour son père Teutbald & sa mère Berthe, feu sa femme Willa & sa femme actuelle, Hilda, & pour ses frères & ses sœurs, afin que Dieu leur accordât à tous la rémission de leurs péchés & la vie éternelle. La charte se termine par des imprécations contre celui qui serait assez criminel pour en violer les dispositions. « Qu'il soit voué à l'anathème, proscrit du lieu saint, privé de la communion des chrétiens; que son cadavre soit jeté à la voirie & qu'il devienne la proie des flammes éternelles. Seing de Hugues, comte, qui a ordonné que ce

décret fût fait & l'a signé présentement. S. de Hilde, comtesse, qui l'a approuvé en le touchant de la main; (formule qui laisse soupçonner que la comtesse ne savait pas écrire). S. de Sarlion, de Hugues, de Robert, etc. » Nous remarquerons à l'appui de l'authenticité de cette pièce que le Sarlion qui figure au nombre des signataires doit être ce même Sarlion, Bourguignon de nation, auquel le roi Hugues donna, vers 940, le marquisat de Spolète & de Camerino, en récompense de la part qu'il avait prise au meurtre d'Anscar, frère de Bérenger.

Chorier, auquel nous devons la conservation de cette charte, si précieuse pour l'établissement de la généalogie de Hugues, assure qu'il en a vu une autre dans laquelle il est dit, en termes exprès, que Willa, première femme de ce prince, reçut la sépulture sous le porche de cette même église de Saint-Pierre. C'est une nouvelle raison de croire qu'il y fut également enseveli, & que le temps n'a pas plus épargné la tombe du mari que celle de la femme.

Le P. Mabillon doute que Hugues se soit fait moine, comme le dit Léon d'Ostie, & préfère s'en rapporter à Luitprand, auteur contemporain, qui n'en parle pas. Le fait est qu'il ne paraît pas que ce prince ait eu le temps de se faire moine; mais il est très-probable & tout-à-fait dans son caractère que, se voyant sur le point de mourir, il ait revêtu l'habit monastique. Ces pieux déguisements, depuis l'empereur Lothaire, étaient fort en usage

chez les hauts personnages, & il n'y aurait rien de surprenant à ce que Hugues, qui avait passé sa vie à tromper les hommes, ait eu la pensée de donner le change à Dieu après sa mort. Cette pratique, au surplus, a duré plus longtemps qu'on ne le croirait, & les railleries d'Erasme & de Marot n'ont point empêché un des grands capitaines du XVI^e^ siècle, Alexandre Farnèse, duc de Parme, de se faire enterrer dans un froc de capucin.

Le roi Hugues, dit Luitprand qui avait passé sa jeunesse à la cour de ce prince, ne brillait pas moins par son habileté & sa finesse, que par son courage & son audace. Son zèle pour la religion s'étendait sur tous les serviteurs de Dieu. Il prenait soin des pauvres, protégeait les églises, &, non content d'aimer les hommes religieux & instruits, il les favorisait encore de ses libéralités. Mais l'éclat de toutes ses vertus était obscurci par sa passion pour les femmes. Il n'en est pas de meilleure preuve que la liste de ses femmes légitimes & de ses concubines :

1° La première femme de Hugues Willa n'est connue que par la charte que nous avons citée. Chorier dit qu'elle était fille de Rodolphe, premier roi de la Bourgogne transjurane ; mais il en est de cette assertion comme de celle de Chazot de Nantigny qui veut qu'elle ait été fille de Louis l'Aveugle & de Berthe, sa première femme ; elles ne reposent que sur des conjectures ;

2° Hilda ou Alda, sa seconde femme, était fille

de quelque prince ou seigneur de la France orientale, c'est-à-dire de la France proprement dite. Elle laissa deux enfants : Lothaire, qui fut roi d'Italie avec & après son père, & une fille portant le même nom qu'elle & mariée, comme nous l'avons vu, à Albéric, patrice de Rome;

3° Hugues n'épousa Maruccia ou Marozie, que dans le but de se rendre maître de la ville de Rome & d'arriver à la dignité impériale; mais trompé dans ses espérances, il est à présumer qu'il fit déclarer nulle cette union incestueuse;

4° Berthe, fille de Burchard, duc de Suabe, & veuve de Rodolphe, deuxième du nom, roi de Bourgogne transjurane, fut la quatrième & dernière femme de Hugues; mais ce prince débauché n'ayant aucun égard pour elle, Berthe se retira dans les états de son fils, en Suisse, où elle vivait encore en 960.

Parmi les nombreuses concubines que ce prince entretenait dans son palais, Luitprand en cite trois qui le captivaient principalement.

La première, nommée Bezzola, née en Suabe & de basse extraction, fut mère de Boson, pourvu par son père, en 940, de l'évêché de Plaisance, & de Berthe, mariée au jeune Romain, fils de l'empereur Constantin Porphyrogénète. Les Grecs trouvant ce nom de Berthe trop barbare, le changèrent en celui d'Eudoxie; mais la fille de Bezzola n'en trouva pas davantage grâce devant son mari

qui la laissa mourir de chagrin sans avoir voulu consommer le mariage.

La seconde, Rose, était fille d'un riche magistrat de Pavie que Hugues avait fait décapiter. Il en eut une fille d'une rare beauté, dont l'histoire ne dit pas autre chose.

La troisième était Romaine & se nommait Stéphanie. Elle fut mère de Théobald que son père destinant à de plus hautes fonctions dans l'Eglise, avait commencé par nommer archidiacre de Milan.

Hugues, pour caractériser le genre de beauté de ces trois courtisanes, & faire en même temps allusion à la jalousie & à la haine dont elles étaient perpétuellement agitées, avait jugé à propos de leur imposer des noms de déesses ; Bezzola était Vénus; Rose, Junon, & Stéphanie, Sémélé.

Il faut ajouter à cette liste Wandelmonde ou Guadelmonde, qui donna naissance à Humbert ou Hubert, marquis de Toscane après son oncle Boson. Enfin, la passion de Hugues pour les femmes était si désordonnée, que la chronique de la Novalaise l'accuse. . . . . .

. . . . . .

Le manuscrit s'arrête là.

NOTES

PAGE 3

Ligne 3, *Fugitif d'Allemagne.*

RICHER, *Histoire de son temps*, tome I, chapitre V, page 16.

PAGE 4

Ligne 29, *composa un savant ouvrage.*

Opera politico-historica, nempè Vindiciæ hispanicæ, auctore J.-J. Chiffletio. Antuerpiæ, 1650, *in-f°*.

PAGE 5

Ligne 27, *est appelé germain de Charles.*

Fredegarii scholastici, chronicum continuat., pars III, *Historiens des Gaules*, tome II, page 456.

PAGE 7

Ligne 5, *de* l'Histoire des pairs de France.

Généalogie de la maison de France, par M. le comte DE FORTIA D'URBAN, mise en tête de l'*Histoire des pairs de France* par le chevalier DE COURCELLES, tome I, pages I & suivantes.

PAGE 8

Ligne 28, *étranger venu de Germanie.*
RICHER, *Hist., L.* 5.

PAGE 9

Ligne 26, *Moine de Corvei en Saxe.*
Chronique de Witichind, moine de Corvei, en Saxe, Dom BOUQUET, tome VIII, page 217.

PAGE 10

Ligne 10, *qu'il vient de rappeler.*
Chronique d'Ypérius, abbé de Saint-Bertin au XIII^e^ siècle. — Dom BOUQUET, tome X, page 297.—Dom MARTENNE, tome III, Anecd., col. 565.

PAGE 11

Ligne 9, *qui fut extrait de boucherie.*
Œuvres complètes de François VILLON, Paris, 1854, page 205.

PAGE 11

Ligne 5, *lettre du pape Jean VIII.*
Dom BOUQUET, tome IX, page 176.

PAGE 13

Ligne 16, *Trois chartes extraites par...*
De urbe et antiquitatibus matisconensibus liber ex codice autographo erutus à J. Baux, nunc primum editus curâ & sumptibus N. Yemeniz.

PAGE 13

Ligne 17, *du Cartulaire.*
Dom MARTENNE, *Amplissima Collectio*, tome I, pp. 97, 101 & 174.

PAGE 14

Ligne 10, *La charte à laquelle nous devons...*

Diploma Ludovici Pii anno 839, apud D. MARTENNE, *Ampliss. Coll.*, tome I, page 97.

PAGE 14

Ligne 17, *charte datée de l'an 842.*

Dom MARTENNE, *Præceptum Lotharii regis, anno 842, Ampliss. Coll.*, tome I, page 101.

PAGE 14

Ligne 24, *à Aix-la-Chapelle, l'an 865.*

Dom MARTENNE, *Præceptum Lotarii regis, anno 865, Ampliss. Coll.*, tome I, page 174.

PAGE 16

Ligne 13, *Cette même concubine.*

Annales de Saint-Bertin, Dom BOUQUET, tome VII, page 107.

PAGE 17

Ligne 30, *Il la prit en mariage.*

Dom BOUQUET, tome VII, page 108.

PAGE 19

Ligne 19, *aux jours de leurs décès.*

D'ACHÉRY, *Spicilége,* tome XII, pp. 116-118. — Dom BOUQUET, tome VIII, pages 621-622.

PAGE 23

Ligne 26, *celles de Saint-Bertin en 864.*

Annales Bertiniani, Dom BOUQUET, tome VII, page 88.

PAGE 25

Ligne 3, *par lequel Lothaire donne.*

Dom BOUQUET, tome VIII, pp. 412, 413.

PAGE 25

Ligne 18, *à Plaisance le 6 août 869.*

Annales Bertiniani, Dom BOUQUET, tome VII, page 104.

PAGE 27

Ligne 5, *se réunirent le 28 juillet.*

Dom BOUQUET, *Annales Bertiniani,* tom. VII, pp. 108 à 112

PAGE 29

Ligne 16, *dans une précédente dissertation.*

Gérard de Roussillon. S'ensuit l'histoire de Monseigneur Gérard de Roussillon, jadis duc & comte de Bourgogne & d'Aquitaine. Lyon, Louis Perrin, 1856, in-8°.

PAGE 30

Ligne 25, *Sur les rives de ce même fleuve.*

Vita sancti Theuderii apud MABILLON, *Acta sanctorum*, tome I, pages 678 à 681, n° 5.

PAGE 32.

Ligne 10, *de Noël, 24 décembre 870.*

Annales Bertiniani, Dom BOUQUET, tome VII, page 112.

PAGE 33

Ligne 26, *En devenant comte de Bourges.*

Annales Bertiniani, Dom BOUQUET, tome VII, page 114.

PAGE 34

Ligne 24, *Jean VIII, le 25 décembre* 875.

Annales Bertiniani, Dom BOUQUET, tome VII, page 119.

PAGE 35

Ligne 18, *premier de l'empire de Charles.*

Ibidem.

PAGE 37

Ligne 5, *de sa première femme par le poison.*

Annales Fuldenses, Dom BOUQUET, tome VIII, page 38.

PAGE 37

Ligne 29, *qui demeurait auprès de lui.*

Annales Bertiniani, Dom BOUQUET, tome VII, page 119.

PAGE 39

Ligne 7, *Jean VIII, successeur de Nicolas Ier.*
Dom BOUQUET, tome VII, pages 193, 426, 427, 432, 437.

PAGE 42

Ligne 7, *Et le synode fut dissous.*
Annales Bertiniani, Dom BOUQUET, tome VII, page 120.

PAGE 43

Ligne 17, *Sans un instant de repos.*
Dom BOUQUET, *Annales Bertiniani*, tome VII, p. 122.

PAGE 44

Ligne 29, *retombent sur le seigneur empereur.*
Dom BOUQUET, *Hist. des Gaules,* tome VII, p. 464. — Tome IX, *Conc.*, page 2.

PAGE 46

Ligne 10, *& les nécessités de l'Eglise.*
Dom BOUQUET, *Histoire des Gaules,* tome VII, pp. 465, 466. — T. IX, *Conc.*, page 7.

PAGE 47

Ligne 16, *de saint Bénigne de Dijon.*
Dom BOUQUET, *Hist. des Gaules*, tome VIII, page 659.

PAGE 47

Ligne 29, *y recevoir la sépulture.*
Annales Bertiniani, Dom BOUQUET, tome VII, page 123.

PAGE 49

Ligne 5, *Et le 20 juillet* 876.
MURATORI, *Antiquitates Italicæ medii ævi*, tome VI, page 29. — Bohmer date du 19.

PAGE 50

Ligne 10, *Du 1er août de la même année.*

CAMPI, *Historia ecclesiastica di Piacenza.* Piacenza, 1651, fos 1 à 3.

PAGE 51

Ligne 28, *rapports avec notre sujet.*

Annales Bertiniani, Dom BOUQUET, tome VII, pages 123, 143, 551, 698 & suivantes.

PAGE 53

Ligne 16, *Dans cet ordre général.*

CHORIER, *Histoire de Dauphiné,* tome I, pages 59 & 685.

PAGE 54

Ligne 28, *Donation à l'église de Vivier.*

Dom BOUQUET, *Hist. des Gaules,* tome VIII, pages 672, 673.

PAGE 56

Ligne 23, *Il entra dans Pavie, &c.*

REGINONIS, *Chronic., ad annum* 877.

PAGE 59

Ligne 5, *De sa petite nièce Hermengarde.*

Recueil des rois de France, leurs couronne & maison, par J. DU TILLET, greffier du Parlement, tome I, page 46, in-4°. Paris, Métayer, 1618.

PAGE 60

Ligne 3, *Le 3 novembre* 877.

Dom BOUQUET, tome VIII, page 674.

PAGE 60

Ligne 27, *Mais, disent les Annales de Saint-Bertin.*

Dom BOUQUET, tome VII, *Annales Bertiniani — Annales Fuldenses, ad annum* 877.

PAGE 61

Ligne 26, *Le 6 octobre* 877.

Dom Bouquet, tome VII, *Annales Bertiniani — Annales Fuldenses, ad annum* 877.

PAGE 66

Ligne 20, *que votre sagesse vous aura inspirées.*

Johannis VIII Epist. Angilbergæ imperatrici apud D. Bouquet, tome IX, page 161.

PAGE 71

Ligne 24, *& de Bernard, comte d'Auvergne.*

Dom Bouquet, *Annales Bertiniani, ad annum* 878, tome VIII, page 31.

PAGE 74

Ligne 15, *d'inquiéter notre susdit fils.*

(Voir *Mausi*, tome XVII, pages 80 & suivantes.)

Dom Bouquet, tome IX, page 173.

PAGE 75

Ligne 16, *Dans l'intérêt général.*

Dom Bouquet, t. IX, page 175.

PAGE 76

Ligne 7, *de notre part que de la sienne.*

Dom Bouquet, tome IX, page 176.

PAGE 77

Ligne 8, *comme dans l'avenir.*

Dom Bouquet, tome IX, page 180, *Epist. Johannis VIII ad Bosonem gloriosum principem, Concilior. Collect.*, tome XI, nº 164.

PAGE 82

Ligne 14, *décès du très glorieux roi Louis.*

Duchesne, *Histoire de Vergy*, preuves, page 12.

PAGE 94

Ligne 27, *sa volonté miséricordieuse.*

Tome XI, col. 503 & suivantes. *Concilior. collect, ed. Coleti.*

PAGE 95

Ligne 6, *Reginon dit positivement que....*
REGINONIS *Chronic. ad annum* 879.

PAGE 96

Ligne 28, *Dans le comté de Genève.*
Dom BOUQUET, tome IX, pages 669-670.

PAGE 97

Ligne 23, *Tout ce qui pouvait en dépendre.*
Dom BOUQUET, tome IX, pages 670-671.

PAGE 101

Ligne 19, *Fils de l'empereur Charles.*
Cartulaire de St-Pierre de Vienne (à compléter par l'abbé CHEVALIER).

PAGE 103

Ligne 21, *& partit pour la Lombardie.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 81.

PAGE 104

Ligne 3, *Son adversaire déclaré.*
MURATORI, *Antiq. Ital.*, tome VI, page 33, *Epistolæ Johannis papæ VIII,* nos 263 et 282, *anno* 881, *Concil. Coll.*, tome XI, pages 188 & 197.

PAGE 105

Ligne 19, *de toute fonction épiscopale.*
Epistola Johannis VIII ad Otramnum archiepiscopum Viennensem, no 288, *anno* 881, *Concil. Coll.*, t. XI, col. 205.

PAGE 106

Ligne 19, *Par Hubon, un de ses fidèles.*
Epistola Johannis VIII ad Otramnum archiepiscopum

Viennensem, n° 288, *anno* 881, *Concil. Coll.*, tome XI, col. 205.

PAGE 107

Ligne 20, *commettre un pareil attentat.*

Epistola Johannis VIII, n° 295, *Concil. Coll.*, tome XI, col. 205.

PAGE 108

Ligne 22, *& porte encore le nom de Toisi.*

Dom BOUQUET, tome IX, page 671.

CHORIER, *Etat politique*, t. I, pages 243 à 247.

PAGE 111

Ligne 2, *Admonesté par son propre évêque.*

Johannis VIII epistola ad Genevenses, n° 281, *Concil. Coll.*, t. XI, col. 196.

PAGE 112

Ligne 17, *D'une censure canonique.*

Johannis VIII epistola, n° 295, *Concil. Coll.*, tome XI, col. 205.

PAGE 113

Ligne 25, *Prochaine première indiction.*

Johannis VIII epistola, n° 295, *Concil. Coll.*, tome XI, col. 205.

PAGE 117

Ligne 24, *Richard dans son comté d'Autun.*

Don BOUQUET, *Annales Bertiniani*, *ad annum* 882, tome VIII, page 36.

PAGE 118

Ligne 14, *Charles empereur régnant.*

CHARVET, *Histoire de l'Eglise de Vienne*, page 120. *Datum in urbe Vienna quam D. Otramnus archiepiscopus ad regendum habet, XVII Kal. decembris* (15 no-

vembre) *anno II post destructionem Viennæ, regnante Karolo imperatore, (id est anno* 884*)*.

PAGE 122

Ligne 2, *l'évêque Luitward son chancelier.*

MURATORI, *Antiq. Ital.*, tome VI, page 33.

Dom BOUQUET, *Annales Bertiniani, ad annum* 882 *(mense octobri)*, t. VIII, page 37.

PAGE 122

Ligne 17, *Imposé six ans auparavant.*

Dom BOUQUET, *Annales Fuldenses, contin. ad annum* 884, tome VIII, page 44.

PAGE 123

Ligne 12, *l'an 1er du règne de Charles.*

Dom BOUQUET, *Diplôme de Charles le Gros pour l'Eglise de Lyon*, daté d'Estrepey, diocèse de Toul, 20 juin 885, tome IX, pages 339-340.

PAGE 123

Ligne 26, *évêques de Valence & de Belley.*

Dom BOUQUET, tome IX, page 313, *Concil. Col.*, t. IX, page 399.

PAGE 124

Ligne 6, *c'est-à-dire en* 884, *nous ne...*

Dom BOUQUET, tome IX, page 432.

PAGE 124

Ligne 28, *profond jusqu'à sa mort.*

CHORIER, *Histoire de Dauphiné*, tome I, page 700.

PAGE 125

Ligne 25, *à outrance sa ruine & sa mort.*

REGINONIS *Chronic., ad annum 879*.

PAGE 127

Ligne 11, *le plus zélé défenseur.*

Dom Bouquet, t. ix, page 106. *Ex miraculis S. Opportunæ abatissæ monasterioli. Acta SS. Ordinis S. Bened., Pars 2, sæcul. 3*, pages 234-236.

PAGE 129

Ligne 11, *d'Attigny, le* 18 *août* 886.
Dom Bouquet, tome ix, page 349.

PAGE 130

Ligne 6, *Archevêques de cette métropole.*
Dom Bouquet, tome ix, pages 675-676.

PAGE 130

Ligne 9, *Son prédécesseur Rodland.*
Dom Bouquet, tome ix, page 672.

PAGE 130

Ligne 13, *q'un seul & même évêché.*
Dom Bouquet, tome ix, pages 672 & 673.

PAGE 132

Ligne 5, *Dans Frédégaire & dans Aymoin.*
Dom Bouquet, *Aimoini, monachi floriacensis, de Gestis Francorum Liber IV*, tome iii, page 121.

PAGE 134

Ligne 29, *& quelques jours de règne.*
Epitaphe du roi Boson. — Obiit III Idus Januarii VIII° anno regni sui.

PAGE 135

Ligne 17, *Aujourd'hui des fonts baptismaux.*
Mermet, *Histoire de la ville de Vienne*, tome ii, p. 234. — Le *fac-simile* de l'épitaphe à la fin du volume.

PAGE 138

Ligne 3, *De son gouvernement.*
Histoire civile ou consulaire de la ville de Lyon, jus-

tifiée par chartes, titres, &c., page 254, par le père Ménestrier.

PAGE 138

Ligne 23, *de la légion thébéenne.*
Adonis Chronic., sub ann. 718.
Charvet, *Histoire de la sainte Église de Vienne*, p. 141.

PAGE 138

Ligne 29, *d'avoir donné la couronne.*
Charvet, *Histoire de la sainte Église de Vienne*, p. 234.

PAGE 139

Ligne 12, *du saint est moins grande...*
Aymari Rivallii de Allobrogibus Liber sextus, page 384.

PAGE 140

Ligne 19, *Un traître parmi ses soldats.*
Reginonis *Chronicon ad annum* 887. *Pertz, monum. Germ. S-S.*, t. 1, page 537.

PAGE 141

Ligne 8, *de saint Nizier d'Estrées.*
Bibliotheca sebusiana, pages 222 à 225.

PAGE 141

Ligne 17, *In Dei nomine feliciter.*
Dom Bouquet, tome ix, pages 670-671.

PAGE 143

Ligne 12, *Du règne de dom Boson 1er.*
Annales de Bourgogne, par Guillaume Paradin de Cuyseaulx. Lyon, 1566, in-fo, page 112.

PAGE 145

Ligne 17, *& d'une largeur remarquable.*
Papyre Masson, *Description des fleuves de la France*, pages 24 & 25.

Jacobus Severtius, *Chronologia historica, &c.*, p. 186, *ad annum* 876.

PAGE 146

Ligne 9, *son père, soit à Charlieu.*

Saint-Julien de Baleure.

PAGE 147

Ligne 2, *L'an* 876, *il y est dit.*

Labbe, *Conciles,* tome ix, page 280. Mansi, *Concil.* xvii, p. 306.

PAGE 149

Ligne 4, *du mois de mai, il y est dit.*

Dom Bouquet, tome viii, page 270. *Acta SS. Ben. Sæcul. IV*, part. 2, page 254.

PAGE 160

Ligne dernière, *la fin des siècles. Ainsi soit-il.*

Dom Bouquet, tome ix, page 60. *Ex chronico Alberici Trium fontium monachi, apud* Dom Bouquet, tome ix, page 60.

PAGE 161

Ligne 15, *De l'empereur Louis & du roi Boson.*

Dom Bouquet, tome ix, page 60.

PAGE 161

Ligne 28, *à Tribur, au mois de novembre* 887.

Dom Bouquet, tome ix, p. 60.

PAGE 165

Ligne 29, *Fait à Varennes.*

Dom Plancher, *Histoire de Bourgogne*, tome i, pr., page 19. *Gallia christiana,* tome iv, page 878.

PAGE 172

Ligne 15, *nous l'avons tous signée.*

Dom Bouquet, t. ix, pages 315-316.

SIRMOND-CONCIL, tome III, page 529.

LABBE & COSSART, tome IX, col. 434. DUCHESNE, tome II, page 536.

PAGE 173

Ligne 13, *Après la mort de Boson roi.*

CHARVET, *Histoire de la sainte Église de Vienne*, p. 238.

Abbé CHEVALIER, *Cartulaire de Saint-André-le-Bas, Appendix chartarum Viennensium*, page 218.

PAGE 175

Ligne 4, *Indiction IX (l'an 891).*

Gallia christiana nova, tome XVI, *instrum.*, col. 11, &c.

PAGE 175

Ligne 9, *(le 2 décembre de l'an 894).*

D'ACHERY, *Spicilegium*, 1re édition, tome XII, page 139 & 2e édition, III, page 360.

PAGE 177

Ligne 11, *du pontificat du même Formose.*

SIRMOND, *Concil. ant. Gall.*, tome III, page 530.

LABBE & COSSART, tome IX, col. 433.

MERMET, tome 2, pages 249-250.

PAGE 179

Ligne dernière, *Un autre Isaac, évêque de Valence.*

Jean LE MAIRE DE BELGES, *Le traictié intitulé : De la différence des schismes & des conciles de l'Eglise, &c.* Lyon, 1511.

PAGE 180

Ligne 7, *à sa date, en la plaçant ici.*

MARION, *Cartulaires de l'église de Grenoble*, page 257.

PAGE 184

Ligne 11, *la ville de Lyon, au nom de Dieu. Amen.*

Dom BOUQUET, tome IX, pages 674-675.

PAGE 186

Ligne 27, *Vincent, Oronce & Victor.*
Dom BOUQUET, tome IX, pages 675-676.

PAGE 187

Ligne 29, *spirituelles & temporelles.*
Dom BOUQUET, tome IX, pages 676-677.

PAGE 189

Ligne 23, *le revêtit de sa signature royale.*
Dom BOUQUET, tome IX, page 678.

PAGE 194

Ligne 12, *Elle ose à peine appeler son frère.*
Gallia christiana nova, tome III, *instrum.*, col. 70.

PAGE 195

Ligne 4, *Par quelque côté de son lignage.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 131.

PAGE 195

Ligne 9, *comme un parent doit le faire.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 160.

PAGE 197

Ligne 7, *de la couronne d'Italie.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 131.

PAGE 199

Ligne 17, *des premiers mois de l'an* 889.
MURATORI, *Annales d'Italie. Ad annos* 888-889-891 *&* 892.— LÉO, *Hist. d'Italie.* Hambourg, 1829, lib. III, cap. I.

PAGE 203.

Ligne 17, *qui n'était plus à craindre.*
Annales Bertiniani, ad annum 889. Dom BOUQUET, tome VIII, pp. 59-76.

PAGE 205

Ligne 5, *l'un par la crainte de l'autre.*

Dom BOUQUET, tome VIII, page 133, lignes 34 & 35.

PAGE 208

Ligne 10, *Il n'est pas établi avec moins...*

CHARVET, *Hist. de la sainte Eglise de Vienne*, page 239.

CHORIER, *Etat politique*, tome II, pp. 227-233.

PAGE 208

Ligne 26, *Louis. Cette pièce réunit.*

Dom BOUQUET, tome IX, page 680.

PAGE 208

Ligne 14, *de l'évêque d'Arezzo.*

Diplôme de Louis, roi de Provence, daté de Pavie du 12 octobre 900, l'an premier de son règne en Italie.

MURATORI, *Antiq. Ital.*, tome I, page 581.

PAGE 215

Ligne 12, *pour l'archichancelier Luitward.*

MURATORI, *Antiq. Ital.*, tome I, page 581.

MURATORI, *Ant. medii ævi, dissert. 3a*, page 87.

PAGE 216

Ligne 7, *& un autre comte nommé Ratier.*

MURATORI, *Antiq. Ital.*, tome I, page 583.

Ibidem, tome II, page 207.

PAGE 216

Ligne 13, *quelques mois auparavant.*

MURATORI, *Ann., ad annum 900.*

PAGE 217.

Ligne 17, *évêque son chancelier Luitward.*

MURATORI, *Antiq. Ital.*, tome II, page 205.

PAGE 217

Ligne 24, *subsisté jusqu'à nos jours.*
MURATORI, *Antiquitates Italicæ medii ævi*, tome II, page 205.

PAGE 219

Ligne 19, *Au mois de février, indiction IV^me^.*
V. Tabul. ap. Ughelli It. sacr. 799.
MANSI, XVIII-239.
JAFFÉ, page 366.

PAGE 221

Ligne 22, *les autres princes de l'Italie.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 136.

PAGE 228

Ligne 6, *les autres, fratres : frère ou frères.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 240.

PAGE 229

Ligne 11, *la Chronique de Saint-Bénigne.*
Dom BOUQUET, tome IX, pp. 60-61.

PAGE 231

Ligne 17, *consanguineus noster.*
Dom BOUQUET, tome IX, page 414.

PAGE 232

Ligne 5, *de Louis le Bègue, de l'an* 878.
Dom BOUQUET, tome IX, pp. 399-400.

PAGE 233

Ligne 19, *nous en fournit la preuve.*
MURATORI, tome I, pp. 535, 919, *anno* 887.
MURATORI, tom. I & VI, *passim.*

PAGE 234

Ligne 2, *restitué par le susdit Réginold.*
MURATORI, tome I, pp. 565, 919, *anno* 887.

PAGE 234

Ligne 6, *de Saint-Maurice d'Agaune.*
MURATORI, tome I, pp. 565-919, *ann.* 887.

PAGE 236

Ligne 8, *de l'illustre impératrice Angelberge.*
MURATORI, tome I, pp. 565-919, *ann.* 887.

PAGE 238

Ligne 9, *dirigeaient contre lui.*
Ex Reginone, apud Struvium, Liber secundus, pp. 79-95, *ann.* 888 & 894.

PAGE 238

Ligne 19, *& qu'il en fut ainsi.*
Dom BOUQUET, tome VIII, pp. 86-87.

PAGE 239.

Ligne 25, *qu'il avait envahie.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 51.

PAGE 241

Ligne 30 & dernière, *en faveur de ses héritiers.*
Dom BOUQUET, tome IX, pp. 691-692.

PAGE 242

Ligne 18, *octobre de l'année 911.*
Mémoires & documents publiés par la Société d'histoire de la Suisse romande, tome VI, page 8, &c.

PAGE 245

Ligne 15, *sa fille Berthe, l'an 919.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 137.

PAGE 246

Ligne 12, *roi des Bourguignons.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 137.

PAGE 247

Ligne 14, *On se plaignait encore en Italie.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 138.

PAGE 248

Ligne 6, *dans les cendres & les ruines.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 139.

PAGE 248

Ligne 19, *& marquis de Gothie.*
Flodoardi Chronicon, apud Pertz, M. G. H. script. III, 373.

PAGE 248

Ligne 27, *de ses dons & de ses faveurs.*
Dom BOUQUET, tome VIII, pp. 138-139.

PAGE 250

Ligne 3, *de son honneur & de ses charmes.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 139.

PAGE 251

Ligne 8, *& captif dans ton propre camp.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 139.

PAGE 252

Ligne 6, *mais qu'ils volaient.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 140.

PAGE 255

Ligne 7, *même tous ceux qu'ils y trouvèrent.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 140.

PAGE 256

Ligne 22, *par l'archevêque Lambert.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 142.

PAGE 257

Ligne 22, *les faire tomber dans le piége.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 142.

PAGE 258

Ligne 2, *serait associé à sa couronne.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 144.

PAGE 258

Ligne 13, *âgé tout au plus de 25 ans.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 142.

PAGE 259

Ligne 27, *ils ne songent qu'à la remplir.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 143.

PAGE 261

Ligne 10, *de l'attentat qu'il projetait.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 143.

PAGE 262

Ligne 5, *remettre le pied en Italie.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 144.

PAGE 263

Ligne 10, *sans obstacle dans Vérone.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 144.

PAGE 264

Ligne Ire, *mit toutes ses ruses en défaut.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 145.

PAGE 264

Ligne 20, *son frère & sa belle-sœur.*
Dom BOUQUET, tome VIII, page 145.

PAGE 264

Ligne 26, *la plus méchante des femmes.*

Dom Bouquet, tome viii, page 146.

PAGE 265

Ligne 30 & dernière, *partie du duché de Souabe.*
Dom Bouquet, tome viii, page 146.

PAGE 267

Ligne 10, *en qualité d'abbé séculier.*
Dom Bouquet, tome viii, page 250.

PAGE 269

Ligne 19, *règne de notre seigneur, Rodolphe, roi.*
Mémoires & documents publiés par la Société d'histoire & d'archéologie de Genève, tome xiv, page 376.

PAGE 270

Ligne 21, *diplôme signé des deux princes.*
Scheid. orig. Guelf., tome ii, pages 141-143.
Muratori, *ad annum 938.*
Luitprand, *antap.* lib. iv, c. 12.

PAGE 271.

Ligne 5, *qui règne maintenant en Italie.*
Scheid. orig. Guelf., tome ii, pages 141-143.
Muratori, *ad annum 938.*
Luitprand, *antap.*, lib. iv. c. 12.

PAGE 273

Ligne 23, *à leur réconciliation.*
Dom Bouquet, tome viii, page 148-149.

PAGE 274

Ligne 13, *à son neveu Constantin.*
Dom Bouquet, tome viii, page 145.

PAGE 274

Ligne dernière, *le nom de Puy-More.*

Dom Bouquet, tome viii, page 145.

PAGE 277

Ligne 5, *au terme de sa mission.*
Luitprand, *Hist.*, lib. v, c. ix.

PAGE 277

Ligne 19, *plus de cuivre que d'argent.*
Luitprand, *Hist.*, lib. v, c. xv.

PAGE 279

Ligne 2, *il ne tarda pas à passer.*
Dom Bouquet, tome viii, page 145.
Luitprand, *Hist.*, lib. iv, c. iii.

PAGE 279

Ligne 27, *ouvrit les portes à Bérenger.*
Dom Bouquet, tome viii, page 149.

PAGE 280

Ligne 13, *son fils Lothaire à Milan.*
Dom Bouquet, tome viii, page 150.

PAGE 281

Ligne 16, *par l'évêché de Reggio.*
Dom Bouquet, tome viii, page 150.

PAGE 282

Ligne 10, *de la parole des Aquitains.*
Dom Bouquet, tome viii, page 150.

PAGE 282

Ligne 25, *baiser d'une si belle bouche.*
Dom Bouquet, tome viii, page 150.

PAGE 283

Ligne 8, *léguant tous ses trésors.*
Dom Bouquet, tome viii, page 151.

PAGE 283

Ligne 17, *quiescant in pace. Amen.*

La chorographie & histoire chronologique de Provence, par BOUCHE, tome 1er, pages 795-796.

PAGE 285

Ligne 12, *d'Anscar, frère de Bérenger.*

Dom BOUQUET, tome IX, pages 689-690.

PAGE 286

Ligne 17, *encore de ses libéralités.*

Dom BOUQUET, tome VIII, page 141.

PAGE 287

Ligne 21, *captivaient principalement.*

Dom BOUQUET, tome VIII, pages 146-149.

ERRATA

Page 40, ligne 4. Au lieu de *déclarations hyperboliques*, lisez : *déclamations hyperboliques*.

Page 185, ligne 26, au lieu de *994*, lisez : *894*.

TABLE

Introduction v

Premier fascicule

Histoire des Dauphins de Viennois. . . . 1

Notes. 129

Deuxième fascicule

Histoire du roi Boson et de ses successeurs . 1

Notes. 289

Errata 313

Vienne, imp. Savigné.